

LES
CONFIDENCES
RÉCIPROQUES.

DEUXIÈME PARTIE.



LES
CONFIDENCES
RÉCIPROQUES,

OU
ANECDOTES
DE LA SOCIÉTÉ DE MADAME
LA COMTESSE DE B****.

DEUXIÈME PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

LES
CONTINENTS
SOCIOPROGRESSIFS
de
LA SOCIÉTÉ DES MÉTIER
LA CONFÉRENCE DE LA
SOCIÉTÉ DES MÉTIERS
PARIS





LES CONFIDENCES RÉCIPROQUES.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA COMTESSE DE CIRVAC,

Écrite par elle-même.

A sensibilité est - elle une faiblesse du cœur , & une imperfection de l'ame? Je ne puis le croire. Cependant elle est presque toujours malheureuse , & toujours punie. Elle fait rarement le bonheur des autres , & toujours le tourment de ceux qui l'éprouvent. Il suffit de connoître toute la force & l'excès d'une passion-tendre & délicate , pour n'en pas connoître les plai-

II. Part.

A

2 LES CONFIDENCES

sirs : ils semblent fuir davantage ceux qui mériteroient le mieux de les goûter. Non , l'amour n'entre jamais bien parfaitement dans un cœur , que pour le rendre sa victime. Ceux qu'il choisit pour y régner le plus absolument , sont ceux qu'il a résolu de désespérer & de perdre.

Ces réflexions sont d'autant plus tristes , qu'elles sont vraies. Si l'expérience de toute ma vie ne m'en avoit pas convaincue , j'en aurois trouvé des preuves dans tout ce que j'ai connu de vrais Amants ; je les ai tous vus malheureux , traversés , accablés par une certaine fatalité qui semble attachée aux grandes passions , & qui en est le sceau & la marque.

Si l'amour seul peut faire le bonheur de votre vie , si vous avez rencontré un cœur de la trempe du vôtre , un cœur capable de la même vivacité , de la même délicatesse de sentiments , hélas ! bientôt vous vous aimerez éperdument & pour la vie. Mais n'espérez pas que rien vous réussisse ; vous êtes trop heureux , & le monde entier en devient jaloux : tout ce qui vous environne vous porte envie , vous censure , vous traverse : les contre-temps , les obstacles naissent sous vos pas : tout semble se réunir & se soulever contre vous , pour vous priver d'un bonheur si parfait & si rare.

Ces sentiments , que mes malheurs ont pro-

RÉCIPROQUES. 3

fondément gravés dans mon cœur & dans mon esprit, ne m'ont été d'aucun secours pour me préserver des revers auxquels j'étois destinée, parce que l'amour est un tyran plus fort que toutes les réflexions. Dès que l'on fait réfléchir, on ne fait plus aimer ; & tant que l'on aime, on réfléchit vainement. Je ne dirai donc point, comme on l'a dit souvent, que je trace ici mes aventures afin qu'elles servent d'instruction & d'exemple. L'exemple ne peut rien en amour ; & toute espèce d'instruction est également stérile contre le mouvement intérieur qui nous force d'aimer. Je n'écris ceci que pour m'acquitter de l'engagement que nous nous sommes tous imposé.

Je suis née dans la Ville de N..., dont le Marquis de Lery mon père étoit Gouverneur. Il y étoit adoré : sa femme, au contraire, ne devoit la considération dont elle jouissoit qu'au mérite de son mari, & à l'attachement général qu'il s'étoit concilié.

Leurs caractères étoient aussi bien différents : mon père étoit la candeur & la générosité même dans toutes ses façons ; noble & grand, sans hauteur, tendre, bon, compatissant ; tel enfin qu'il faut être, quand on a de l'autorité, pour faire le bonheur de ceux qui en dépendent. Ma mère étoit fiere & dissimulée, incapable d'attachement, &, A ij

4 LES CONFIDENCES

par conséquent, sans amis; vindicative à l'excès, & irréconciliable lorsqu'elle se croyoit offensée : ce que sa hauteur lui faisoit penser souvent sans sujet. Ces défauts étoient cachés sous une figure extrêmement avantageuse, soutenue de beaucoup d'esprit.

Mon pere en avoit trop lui-même, pour ne pas sentir ce qu'il y avoit de défectueux dans un caractere aussi opposé au sien. Mais ma mere étoit belle ; elle n'avoit que vingt ans lorsqu'il l'avoit épousée, âgé de cinquante : il avoit subi le joug, & se laissoit gouverner ; c'étoit le seul défaut qu'on pût lui reprocher.

J'étois la cadette de trois frères : mon pere jouissoit d'un revenu considérable, mais il consistoit pour la plus grande partie en pensions & en bienfaits du Roi : de sorte qu'en naissant, il fut décidé que mon éducation ferroit toute ma dot.

Conformément à cette idée, ma mere avoit résolu que je devinsse un prodige de graces, de savoir, de talents, & elle vouloit que je le fusse, pour ainsi dire, avant de naître. On m'accabla de maîtres de tout genre : j'eus des maîtres de danse, de musique, d'instruments & de langues, tout à la fois. Dès l'âge de six ans, mes heures étoient distribuées de façon, qu'à peine me laissoit-on le temps de

dormir & de manger. La dissipation si nécessaire à tous les âges , & sur-tout à l'enfance , m'étoit absolument inconnue ; cette surcharge n'a pas peu contribué , je crois , à me donner l'air & le caractere de mélancolie , que mes amis me reprochent quelquefois , & dont je ne me fais pas grace moi-même.

Ma mere avoit une inspection générale & continuelle sur tous mes exercices , & jamais elle ne me donnoit la satisfaction de paroître contente des progrès que j'y faisois. Mes maîtres étoient souvent découragés du peu de justice qu'elle rendoit à leurs soins & à mon travail. Comment ne l'aurois-je pas été moi-même ? Je le fus bientôt à l'excès.

A mesure que ma raison se formoit , & que mes yeux s'ouvroient , je remarquois la prodigieuse différence qui étoit entre ceux à qui j'avois une égale obligation de la vie. On m'apprenoit que je devois , par cette raison , les aimer également ; on m'affuroit que j'en étois également chérie : mais que servent les discours & les leçons , sur les choses dont le cœur prend soin de nous instruire ! L'un étoit toujours content , l'autre ne l'étoit jamais ; l'un pardonna toutes les fautes qui pouvoient l'être , & l'autre ne trouvoit rien digne de pardon ; les réprimandes de mon pere étoient toujours des conseils , & des avis tournés de

6 LES CONFIDENCES

cette façon qui pénètre & qui fait aimer le conseil , & celui qui le donne ; au-lieu que les conseils de ma mere avoient toujours le ton de réprimande. J'aimai bientôt de toute mon ame celui qui , pour mériter ma tendresse , me donnoit continuellement des preuves de la sienne , & je me contentai de souhaiter & d'attendre que ma mere voulût partager l'attachement dont j'étois capable au même prix.

A quatorze ans , on me mit dans un Couvent , dont une sœur de ma mere étoit Abbesse. Je trouvai dans cette vie , si nouvelle pour moi , une liberté & une douceur dont je n'avois pas encore joui un instant de ma vie. J'avois des heures de promenade & de récréation : jusqu'alors ces plaisirs innocents m'avoient été inconnus : j'étois aimée , louée , & souvent admirée de mes compagnes , de ma tante & de ses Religieuses ; j'en étois étonnée. La conduite qu'avoient tenue avec moi les personnes de mon sexe qui m'avoient environnée jusqu'à ce moment , m'avoit fait penser que les hommes seuls étoient capables de douceur & de politesse.

Mon pere venoit me voir fort souvent , & toujours seul ; ce qui me rendoit encore ses visites plus chères. Ma mere qui n'avoit jamais aimé sa sœur , dont le caractère étoit

bon & uni , s'étoit brouillée tout-à-fait avec elle , le jour même qu'elle m'avoit remis sous sa conduite : elle nous quitta l'une & l'autre , avec promesse de ne nous pas revoir sitôt.

Je ne devois être qu'un an dans cette maison ; lorsqu'il fut révolu , j'obtins de mon pere la liberté d'y demeurer encore une année.

J'en sortis à seize ans : ce ne fut pas sans verser bien des larmes. Ce temps a été le plus heureux de ma vie , le seul dont le souvenir me soit toujours cher. Heureuses mille fois celles qui entrent dans ce port , pour n'en jamais sortir ! Je n'étois pas née pour jouir d'un sort aussi tranquille ; la volonté de mon pere étoit ma loi suprême , le devoir avoit peu de part à ma soumission ; l'amour seul avoit tout l'honneur de mon aveugle obéissance.

A l'âge où j'étois , deux années changent une jeune personne , au point qu'elle n'est plus la même : la tranquillité d'esprit dont j'avois joui auprès de ma tante , avoit encore contribué à me former & à m'embellir.

De sorte qu'en arrivant à N.... , j'attirai les yeux & l'admiration de toute la Ville. La maison de mon pere étoit le centre & le lieu d'assemblée : c'étoit proprement la cour ,

8 LES CONFIDENCES

dont ma mere étoit la Reine. Il y avoit toujours une forte garnison ; par conséquent, le corps des Officiers étoit nombreux ; ma mere recevoit seule le tribut de leur encens & de leurs hommages ; elle eut le désagrément de le partager ; & même dans ce partage, il y eut bientôt entre nous une inégalité marquée & offensante pour elle : sa mauvaise humeur & son aversion pour moi en redoublèrent ; je me trouvois à chaque pas en concurrence & en rivalité avec elle, sans le vouloir, & sans savoir même de quoi il étoit question : elle étoit jalouse des moindres préférences : quoique j'y fusse peu sensible, elle ne laissoit pas de m'en faire autant de crimes, comme si je lui en avois fait un vol, & que j'eusse employé quelqu'effort pour les obtenir.

Quoique fort jeune, mes discours & mon maintien m'attirerent bientôt toute l'estime que l'on n'a ordinairement que pour une personne décidée & formée.

On peut dire du Militaire en général, qu'il est indiscret & vain ; qu'il se pique même de ménager peu la réputation du sexe, & d'en parler désavantageusement ; c'est le style & le ton de mode entre les Officiers François. Il faut convenir aussi que quand la réputation de vertu & de probité est une fois acquise auprès d'eux, quand ils nous l'ont ac-

cordée d'une façon sincère & unanime, ils l'annoncent & le publient hautement; ils ont sur cela bien plus de droiture & de courage que l'on n'en a dans aucune autre société, où l'on ne dit le bien que l'on pense de quelque femme que ce soit, qu'en tremblant, & avec toutes les restrictions propres à faire entendre que l'on sera toujours prêt à se dédire.

J'eus l'avantage d'obtenir en peu de temps cet aveu, & ce concert d'estime qui est le témoignage le plus sûr & le plus satisfaisant de tous.

Depuis que j'étois au Couvent, le Comte de Cirvac, ancien ami de mon pere, s'étoit retiré du service & de la Cour, pour vivre dans une terre dont il portoit le nom; elle n'étoit qu'à une lieue de la Ville de N... Il étoit âgé de soixante ans : les blessures & les fatigues de la guerre, jointes aux tourments de la goutte, l'avoient extrêmement vieilli & cassé, au point qu'il étoit souvent six mois de l'année sans pouvoir marcher; & que dans les temps où il étoit le mieux, il ne marchoit qu'avec peine. Au reste, il avoit l'esprit amusant & orné, & conservoit en tout les grâces & la gayeté de la premiere jeunesse; il y joignoit un caractère solide & mûri par l'expérience, & un cœur excellent.

Il étoit veuf depuis vingt ans, la veuve du Marquis de Verseuil qu'il avoit épousée, n'ayant vécu que six mois avec lui, depuis son second mariage. Elle avoit laissé un fils de son premier mari, qui étoit encore fort jeune lorsqu'elle mourut.

M. de Cirvac avoit paru inconsolable de cette perte; il avoit regardé comme une insulte, la proposition de guérir par un autre engagement, dans le temps où il auroit pu le prendre; ce temps étoit passé, & il n'y avoit pas d'apparence qu'il s'avisât jamais de devenir sensible.

L'attachement qu'il avoit eu pour Madame de Verseuil étoit passé tout à son fils: il avoit fait son unique affaire de l'élever, & d'en devenir le pere par sentiment & par adoption. La reconnoissance & le respect du jeune homme, la tendresse & la bonté du vieillard, passoient dans la Province pour une singularité digne de remarque; Verseuil étoit toujours l'exemple proposé aux fils, & Cirvac étoit le modèle des peres. Ils ne connoissoient point entr'eux d'autres noms que ceux de pere & de fils, & c'étoit les désobliger que de les appeler autrement.

M. de Verseuil avoit vingt-cinq ans; il étoit Capitaine de Cavalerie, & venoit passer les hyvers auprès de ce pere tendre, de

cet ami solide, de cet homme unique, par le caractère de l'attachement dont il étoit capable.

Depuis deux ans que leur séjour étoit fixé à Cirvac, Verfeuil faisoit une cour assidue à ma mère; la figure charmante du Marquis, sa douceur & son esprit avoient un peu adouci la fierté de cette ame hautaine; elle le distinguoit par des préférences marquées en toute occasion.

Il y devint insensible dès qu'il m'eut vue. Je ne fus pas la première à m'en appercevoir. Ma mère lui défendit, sous peine de son indignation, d'avoir pour moi ce que la simple politesse rendoit indispensable; mais il ne dépendoit plus de l'âme de dissimuler & d'obéir. Ses sentiments ne m'échapperent pas long-temps, & je les démêlai avec un trouble qui ne m'éclaira que trop sur les miens.

J'étois dans cet état d'agitation & de crainte, où jette la naissance d'une première passion, lorsque mon pere eut une attaque d'apoplexie; je ne vis plus que le danger où il étoit, & les horreurs dont j'étois menacée, si j'avois le malheur de le perdre. Il fut secouru au moment décisif, & traité de façon, qu'en six jours, le danger fut passé.

Le vieux Comte de Cirvac, qui avoit lui-même la goutte au moment où son meilleur

12 LES CONFIDENCES

ami étoit dans un état si triste, accourut dès que son accès de goutte fut passé; il arriva une heure après que mon pere eut recouvré la parole & la connoissance. J'étois à genoux auprès de son lit, je tenois une de ses mains, que je baissois tendrement, & que je mouillois des larmes que faisoient couler ma crainte passée, & ma joie présente.

Ma figure & mon action pénétrerent le Comte de Cirvac, au point qu'il fut long-temps immobile à me contempler sans dire un mot à son ami. Il me releva & m'embrassa d'un air attendri par l'admiration & par l'amitié. Il se jeta dans un fauteuil, en s'écriant: **Quel pere! quel enfant! juste Ciel, ne les séparez pas!** non, de ma vie, je ne me suis senti l'émotion que sa tendresse m'a donnée: heureux ceux qui doivent au sang & à la nature d'aussi précieux mouvements! Heureux ami, vivez pour faire son bonheur, comme elle fait sûrement le vôtre!

Je n'avois jamais vu M. de Cirvac; il avoit toujours eu la goutte depuis ma sortie du Couvent; mais je savoys combien il étoit l'ami de mon pere, combien il l'étoit de M. de Verfeuil. Ceux qui aiment ce qui nous est cher, n'ont besoin d'aucune autre recommandation pour nous le devenir, ils trouvent notre cœur ouvert & préparé. Cé que M. de

Cirvac venoit de dire avec tout le transport de l'amitié, me prouvoit encore son attachement pour mon pere. Dans ce moment où ma tendresse étoit la plus vive & la plus émue, je ne fais quel mouvement extraordinaire & d'enfant me fit embrasser M. de Cirvac à mon tour, en lui disant : Je vois combien vous l'amez, ce pere que j'adore; & tout-à-coup je fus étonnée moi-même de mon action, & j'en rougis.

Mon pere en fut touché jusqu'aux larmes : il me tint long-temps serrée dans ses bras, & me dit de le laisser seul avec le Comte ; j'étois bien éloignée de croire que la conversation qu'ils alloient avoir dût m'intéresser.

Le Marquis de Verseuil, que je n'avois pas apperçu depuis huit jours, quoiqu'il eût passé tout ce temps dans la maison aux heures où il y pouvoit être, se présenta à moi, pâle & défaït, comme s'il relevoit de maladie. Je fus frappée de son abattement que je n'avois pas remarqué ; ma douleur seule me l'avoit caché, & ses yeux me disoient que ma seule douleur l'avoit causé ; mon cœur me répétoit en secret le même langage. Hélas ! dans quel moment je me livrois à la conviction & au charme d'être aimée !

Mon pere avoit trop d'expérience pour ne pas craindre les rechûtes, & pour se dissimu-

ler combien le mal dont il venoit d'être attaqué pardonne peu. Il dit au Comte que son seul chagrin en quittant la vie, seroit de m'y laisser sans établissement, & au pouvoir d'une mere dont il favoit que je n'étois pas aimée.

Il ajouta, sans doute, bien des éloges de mon caractère, & de la bonté de mon naturel ; quelque chose qu'il pût dire à mon avantage, le Comte étoit disposé à le croire, & à renchérir sur tout : j'avois fait sur lui l'impression la plus vive ; il ne la cacha point à mon pere, & lui déclara que j'avois triomphé en un moment de ses résolutions & de sa constance de vingt années ; que depuis la perte de Madame de Verseuil, j'étois la seule femme qui lui eût paru digne de la remplacer. Si elle y consent, & vous aussi, ajouta-t-il, dans vingt-quatre heures, je puis être son protecteur & son mari. Je ne lui demanderai jamais que de l'amitié & de l'estime ; je fais que j'ai passé l'âge où l'on peut espérer de l'amour. Mon fils, dit-il, en parlant du Marquis de Verseuil, auquel il ne donnoit jamais d'autre nom, me verra sans peine partager ma fortune entre lui & Mademoiselle de Lery ; j'ai assez bonne opinion de lui pour n'en pas douter ; mon intention est, que ce partage se fasse également entr'eux.

Depuis près de vingt-ans que la goutte ²,

banni de chez moi tous plaisirs & toute dépense, mon patrimoine, joint à mes épargnes, est plus que suffisant pour les mettre tous deux en état de soutenir leur rang avec dignité, & même avec éclat; il disoit vrai: ses biens étoient immenses.

Mon pere reçut ce témoignage de l'attachement de son ami avec des transports de joie qui contribuerent plus encore à son rétablissement que les remedes; il l'affura que du caractère dont j'étois, j'obéirois sans répugnance, & que mon devoir seul suffiroit pour m'inspirer tous les sentiments qu'un mari pouvoit désirer.

Ils ne se quittèrent point que les conventions de mon engagement ne fussent réglées entr'eux, & tous les arrangements pris; ma mere y avoit été appellée, & y avoit consenti.

Elle me fit venir dans sa chambre, où je la trouvai causant plus gayement qu'à son ordinaire avec le Marquis de Verseuil: à peine étois-je placée, que le Comte de Cirvac y entra pour prendre congé d'elle; il la pria de passer dans un cabinet, où il avoit apparemment quelque chose de particulier à lui dire sur les arrangements qui venoient d'être concertés. Ils ne furent ensemble que peu de temps, pendant lequel j'étois restée

16. LES CONFIDENCES

seule avec le Marquis. Hélas ! combien ce moment étoit précieux , que de temps & d'obstacles alloient nous séparer ! nous le passâmes sans oser nous dire un mot.

Ma mère me parut en sortant d'une gayeté singuliere & effrayante ; le Comte me fit de profondes réverences , accompagnées de respects & de compliments , qui me sembloient être de la vieille cour , & peu faits pour mon âge : il m'avoit traitée en enfant il n'y avoit pas deux heures dans l'appartement de mon pere ; & dans celui de Madame de Lery , il me parloit avec des respects & des ménagements qui me vieillissoient de vingt années au moins ; je n'y concevois rien. Elle étoit témoin de mon embarras à y répondre , & s'en faisoit un amusement ; son attention à me regarder fixement , & certain sourire mystérieux , acheverent de m'inspirer des craintes & des inquiétudes que je ne pouvois définir.

M. de Cirvac partit , & emmena avec lui le Marquis de Verseuil : je passai le reste du jour auprès du lit de mon pere ; il ne me dit rien qui pût me faire deviner les résolutions prises sur ma destinée ; le lendemain matin il me fit dire qu'il avoit à me parler , j'y courus.

Il m'annonça sans détour , & comme une

chose fort avantageuse pour moi, les desseins de son ami, & la parole qu'il lui avoit donné, comptant sur mon obéissance & sur ma raison. A ce coup si peu prévu, mon saisissement put l'instruire de ma surprise & de ma répugnance ; le premier mot entendu, j'écoutai long-temps tout ce qu'il voulut dire sans l'entendre, & sans trouver la force d'y répondre.

Enfin, mes larmes vinrent me secourir ; elles coulerent en si grande abondance, que mon pere en fut effrayé. Apprenez-moi donc, me dit-il, en m'embrassant, toutes vos peines ; ne me cachez point, ma chere fille, l'état de votre cœur. Hélas, se seroit-il laissé prévenir ? C'est lui qui pleure, vous n'êtes plus libre, vous aimez ; si cela n'étoit pas ainsi, vous seriez moins affligée à la simple proposition d'un établissement qui fait votre fortune.

Ce pere si tendre m'étoit trop cher pour lui rien cacher ; je lui montrai mon ame toute nue : je lui avouai l'impression que le Marquis de Verfeuil avoit faite sur moi, & toute la passion dont je le croyois lui-même épris.

Quel trouble ! quel état que le mien ! en faisant à mon pere l'aveu d'un sentiment si cher & si caché, qu'à peine m'en étois-je encore avoué une partie à moi-même, & quelle con-

versation entre nous suivit cet aveu ! Tout ce que la tendresse paternelle, tout ce que l'amour & l'amitié peuvent faire éprouver de révolutions & de déchirements, se passa dans le cœur de mon pere & dans le mien.

Après m'avoir peint vivement ce qui s'operoit à mon bonheur dans la passion du Marquis, & les avantages qui se trouveroient réunis dans le mariage du Comte, s'il étoit possible que la raison triomphât en moi du sentiment, il ajouta ce peu de mots qui furent décisifs, & qui me sont toujours présents : „ Mais au surplus, mon cher enfant ! „ que le Ciel me préserve d'employer à te „ contraindre le peu de temps qui peut-être „ me reste à vivre. Je fus toujours esclave „ de ma parole ; je l'ai donnée au Comte, „ parce que je ne doutois pas que tu n'o- „ béisse volontairement ; j'y manquerai pour „ la premiere fois de ma vie ; je romprai „ tous les engagements que j'avois pris avec „ lui. Je sens bien que le chagrin de man- „ quer à mon meilleur ami, & de renon- „ cer à un établissement aussi avantageux „ pour toi & aussi prochain, abrégera mes „ jours, au-lieu que la joie de faire son bon- „ heur & le tien, les auroit peut-être pro- „ longés ; mais n'y pensons plus : ma ten- „ dresse pour toi me rend capable de ce der- „ nier sacrifice : je vais lui écrire.

Ah ! m'écriai-je , pere trop tendre mille fois , serois-je votre fille , serois-je digne de vous & de toute votre tendresse , si je ne savois pas vous sacrifier un sentiment que je n'ai déjà plus ? avez-vous pensé que l'intérêt d'aucune passion , pût balancer en moi celui de votre santé & de votre vie ? Que ne sacrificerois-je point à cet intérêt si cher ? Il décide de tout dans mon ame. Le Marquis me devient indifférent , à compter de ce moment ; mais que je ne le voye plus : il me devient odieux , s'il essayoit , par sa présence , de corrompre ou d'affoiblir des sentiments devenus nécessaires à mon repos , puisqu'ils importent au vôtre.

Mon pere me tint long-temps dans ses bras , en me réitérant des offres qu'il ne craignoit plus de me voir accepter , aux conditions qu'il y avoit mises. Ecrivez , lui dis-je , à votre ami , écrivez sur le champ , que j'obéis , non-seulement sans contrainte , mais avec délices , avec transport , dès qu'il s'agit de vous donner une preuve essentielle de mon attachement. Ne craignez point de retour honteux ; oubliez ma foiblesse , afin que moi-même je l'oublie. Je le quittai ainsi , emportant au fond du cœur cette satisfaction pure & douce que nous cause dans le premier moment le témoignage que nous nous rendons

20 LES CONFIDENCES

à nous-mêmes, d'avoir fait quelque chose de louable & de grand.

Mais lorsque je fus seule, combien de réflexions vinrent m'assiéger ! un noir chagrin s'empara de moi ; plus le moment approchoit, & plus j'en étois dévorée. La présence de mon pere me soutenoit ; il me suffisoit de voir sa satisfaction, de sentir qu'il dépendoit de moi de l'augmenter encore, ou de la faire cesser, pour être capable de me contraindre, au point de paroître contente, & d'affecter même un enjouement bien opposé à la véritable situation de mon cœur : toute ma tristesse étoit réservée pour les moments où je pouvois m'y livrer sans témoins.

Madame de Lery avoit compté que je marquois beaucoup de répugnance pour un mariage si peu proportionné ; elle étoit déconcertée par ma satisfaction apparente, & l'attribuoit à un mouvement de jeunesse ou à l'envie de secouer le joug de son autorité à quelque prix que ce fût.

Le Comte de Cirvac s'embarrassoit peu des motifs ; il se livroit au plaisir de ne trouver en moi aucun éloignement marqué. Il est un âge où les hommes reçoivent, comme des preuves d'amour de notre part, tout ce qui n'est point des marques d'aversion & de dégoût.

Il venoit tous les jours à N... ; mais le Marquis ne l'accompagnoit plus , soit que mon pere eût trouvé quelque prétexte pour empêcher qu'il n'y vînt , soit que lui-même eût pris le parti de ne plus paroître dans une maison où les préparatifs qui se faisoient étoient autant de sujets de désespoir pour lui.

Deux jours avant celui qui étoit marqué pour mon mariage , le Comte vint nous faire tristement les excuses de son fils , & nous dire qu'il avoit été obligé de partir en poste la même nuit pour une affaire qui regardoit son régiment. Le Comte avoit ajouté foi à ce qui lui avoit été dit , sur la nécessité de ce voyage précipité ; il en étoit vraiment chagrin : la vérité étoit , que le Marquis s'étoit fait écrire une lettre par un ami , où on lui faisoit un détail imaginaire d'une affaire qui demandoit sa présence , afin d'avoir une raison de s'absenter , & de ne pas être témoin d'une cérémonie aussi triste pour lui , qu'elle l'étoit pour moi sans qu'il le fût.

Cette nouvelle augmenta ma douleur. Je redoutois sa présence : s'il eût été assidu au logis depuis ma parole donnée , j'aurois tout fait pour l'éviter. Je craignois sur-tout ses regards , sa figure , sa tristesse , au moment où je ferois à mon pere seul le sacrifice

22 LES CONFIDENCES

de tout le repos de ma vie ; cependant en apprenant que j'étois délivrée par la fuite du Marquis , d'un danger qui m'avoit paru si redoutable , je sentis une peine mortelle de n'avoir plus à le craindre : je trouvois de l'inconstance & de la dureté dans sa façon d'agir. Etranges contradictions de l'amour , qui nous fait vouloir les contraires en même-temps , craindre & désirer les mêmes choses à la fois !

Le Marquis ignoroit les sentiments de mon cœur ; j'avois pris trop de soin de les cacher , pour que cela ne fût pas. Comment pouvois-
l'accuser d'y paroître insensible ? il n'y avoit pas plus de raison de ma part à le taxer d'inconstance ; jamais il n'avoit osé me dire qu'il m'aimoit : je l'avois deviné , j'en étois sûre ; mais ne pouvois-je pas me tromper ? N'importe , je l'accusois de la plus haute trahison , il me paroissoit le plus volage & le plus criminel de tous les hommes. J'espérai même que cette idée suffiroit pour me le faire haïr le reste de ma vie : elle me donna de nouvelles forces pour le moment présent. Je me laissai conduire à l'autel par M. de Cirvac , bien persuadée què si je l'aimois peu , du moins je haïssois beaucoup son fils adoptif.

La joie que mon établissement causa dans ma famille , parut sincère ; celle de mon pere fut extrême : ma mere seule le vit avec indif-

férence, & se contenta de n'en pas marquer de chagrin.

Après quelques jours passés à N... dans le tumulte des fêtes, des plaisirs & des visites, que l'on croit aussi nécessaires qu'elles sont souvent inutiles & fatigantes, nous retournâmes, le Comte & moi, à Cirvac ; je soupirois après la solitude : j'avois besoin de me rendre compte à moi-même du véritable état de mon cœur. Cette terre étoit trop près de N... pour que la foule ne nous y suivît pas. Mon pere qui vouloit me voir tous les jours, ne manquoit pas d'y venir, quand je n'allois pas à N... ; mes frères venoient aussi fort souvent, & avec eux tous les aimables, tous les désœuvrés de la garnison.

Une jeune personne qui change d'état, a une réputation toute nouvelle à se faire : tout ce que l'on pensoit d'elle avant son mariage, n'a plus lieu : il faut qu'elle subisse un nouvel examen, & qu'elle donne de nouvelles preuves ; on compte qu'en changeant de condition, elle pourra changer de mœurs. C'est bien pis quand une jeune personne épouse un vieillard : mille gens croyent les consolations nécessaires, & les foiblesse indispensables ; ceux qui sont mal reçus se croient simplement malheureux, & prévenus par quelqu'autre ; ils aiment mieux penser ainsi, que

24 LES CONFIDENCES

de croire la vertu possible. Le temps seul peut détruire ces préjugés.

Trois mois se passèrent donc avant que je pusse me trouver seule & libre deux heures de suite ; après quoi , la cohue s'éclipsa , & quelques amis solides de mon pere & de mon mari deyinrent les seuls assidus auprès de moi .

Mon frere ainé , dont la santé étoit trop délicate pour soutenir les fatigues du service , avoit pris le parti de l'Eglise , & étoit pourvu d'un bénéfice considérable. Le second , devenu l'ainé , étoit veuf depuis six mois ; il n'avoit été marié qu'un an ; sa femme étoit morte en mettant au monde un fils qui est le neveu dont je prends soin , & que vous voyez ici .

Le Comte de Cirvac avoit pour moi des attentions & des soins au-dessus de toute expression ; j'obtins de lui la liberté de faire éléver cet enfant sous mes yeux. Le troisième de mes freres n'avoit que dix-sept ans ; il étoit Capitaine dans le régiment dont son frere étoit Colonel ; mon pere consentit qu'il vînt demeurer avec moi. Il avoit toute la pétulance & l'étourderie de la premiere jeunesse ; mais il me craignoit seule , parce qu'il m'aimoit uniquement : par cette raison , mon pere m'avoit chargée dans tous les temps des réprimandades qu'il

qu'il vouloit lui faire , & me rendoit responsable de sa conduite.

En le prenant avec moi , j'acquis bientôt sur lui l'autorité d'une mere & d'une amie. Je me trouvai donc à seize ans , ayant un enfant au berceau à élever , & un fils de dix-sept ans à conduire ; c'est ainsi que j'avois toujours appellé ce frere dès mon enfance.

Ces soins m'occupoient , ou , pour mieux dire , ils m'empêchoient souvent de m'occuper de choses plus tristes ; si je n'étois pas heureuse , du moins j'étois tranquille , & cette tranquillité , cet état d'engourdissement , où l'ame n'éprouve ni plaisirs vifs , ni peines cuisantes , est peut-être le seul bonheur réel , le seul qui puisse durer. Il en est un plus intéressant & plus parfait , nous en avons tous l'idée ; mais si nous en jouissons quelques instants , ce n'est que pour le perdre & le regretter. Cet état où le cœur est rempli , n'est point un état fixe ; c'est une apparition momentanée , qui devient ensuite le songe & le desir du reste de la vie.

La guerre vint bientôt m'arracher à la tranquillité dont je jouissois , sans l'estimer assez , faute d'en bien connoître tout le prix.

Mes freres avoient fait la dernière campagne sur les bords du Rhin ; leur régiment fut

II. Part.

B

26 LES CONFIDENCES

en Italie, l'aîné y fut tué, & le cadet y fut blessé dangereusement.

La révolution que fit en moi cet accident, fut bientôt suivie d'une autre plus terrible. Peu de jours après cette nouvelle, mon père qui en avait été frappé, eut une seconde attaque d'apoplexie, dont il mourut en vingt-quatre heures.

Je ne vous dirai point usqu'où je portai la douleur ; elle n'est point encore passée, l'idée seule la renouvelle en moi. Mon mari ne négligea rien pour la calmer : il étoit le seul dont je pusse soutenir la présence ; il m'étoit devenu plus cher : il me sembloit que j'honorais la mémoire de mon père, en chérissant son ami ; je m'imaginois qu'il voyoit l'hommage que je rendois à son choix, & qu'il y étoit sensible. Une année se passa dans cette situation douloureuse : je croyois mes sentiments épuisés, & que mon cœur n'avoit plus rien à regretter, ni à perdre : je connoissois bien peu ma sensibilité, & les tourments dont elle seroit cause.

Madame de Lery avoit passé six mois à N... pour l'arrangement de ses affaires : elle n'y étoit pas aimée ; & en perdant son mari, elle avoit perdu avec le rang une certaine considération que le rang ne donne pas, & qui est toujours personnelle.

Elle parloit souvent de se retirer auprès de l'Abbesse de P... sa sœur; mais son intention n'étoit pas de le faire: elle avoit à peine quarante ans, & n'en paroifsoit pas trente: elle étoit accoutumée à la vie bruyante, & à l'éclat; elle en avoit le goût: le parti qu'elle choisit fut donc de se rapprocher de M. de Cirvac; il n'avoit d'autres volontés que les miennes; Madame de Lery obtint aussi aisément de lui que de moi la liberté de vivre avec nous.

Elle étoit à Cirvac depuis trois mois, contente en apparence de sa situation & des soins continuels que je prenois pour la rendre agréable à tous égards, lorsqu'un événement, dont les suites m'ont coûté des larmes de sang, réveilla toute son aversion contre moi, & la porta à me traiter en rivale & en ennemie.

Le Marquis de Verseuil, qui servoit en Allemagne, fut chargé de commander un détachement qui fut taillé en pieces: il fit des prodiges de valeur, & fut rapporté par le reste de sa troupe tout couvert de blessures.

Dès qu'il fut en état de soutenir une litiere, M. de Cirvac voulut qu'il vînt chez lui, pour y être mieux soigné, & parfaitement guéri.

Il arriva donc à Cirvac dans un état à faire pitié: on le mit au lit en arrivant. Le Chirurgien qui le conduisoit, nous dit qu'il avoit be-

28 LES CONFIDENCES

soin de repos ; de sorte que nous ne le vîmes que le lendemain matin.

L'idée de ses blessures, celle de son retour, m'avoient troublé le sang : ce fut bien pis, lorsqu'à travers les vitres de mon appartement, où je m'étois enfermée seule, je vis entrer sa litiere dans la cour, & que mes yeux furent frappés de l'appareil effrayant qu'il fallut faire pour le descendre, sans le changer de situation ; il étoit défiguré par les ligaments & les linges qui l'entouroient. Quel spectacle pour un cœur tel que le mien ! je ne pouvois ni le soutenir, ni le perdre de vue : ah ! combien la mortelle & profonde douleur dont mon ame fut pénétrée, m'instruisit de mes vrais sentiments pour le Marquis ! Combien je m'avouai en ce moment, que je n'aurois pas cessé de l'aimer, & que je l'aimerois toujours ! En rougissant de me trouver si foible, je sentois bien qu'il ne dépendoit pas de moi de l'être moins.

M. de Cirvac ne marchoit presque plus, tant la goutte l'avoit affoibli depuis six mois ; cependant il voulut voir son cher fils en arrivant, & se fit porter dans son appartement. Il nous dit le soir qu'il lui avoit paru moins malade de ses blessures, que d'une certaine mélancolie qu'il ne pouvoit définir, & qu'il faudroit tâcher de vaincre, en lui procurant

de la dissipation, à mesure qu'il reprendroit des forces.

Il nous invita le lendemain matin, Madame de Lery & moi, à passer avec lui dans l'appartement du malade.

Je m'étois bien attendue qu'il faudroit le voir ; mais j'aurois voulu pour cela prendre ma résolution & mon moment ; il me sembloit que cette entrevue si douloureuse pour moi demandoit que je prisse des mesures avec moi-même : l'idée que j'allois dans l'instant paroître à ses yeux, me donna un saisissement qui m'ôtoit la force de marcher. Il fallut suivre ma mere & mon mari ; elle voloit, & je ne pouvois me soutenir. Je m'appuyois sur mon frere qui étoit encore foible de sa blessure ; en entrant dans la chambre du Marquis, je me jettai dans un fauteuil sans avoir la force de proférer une parole.

Madame de Lery s'approcha seule de son lit, & lui dit combien elle avoit été touchée du danger qu'il avoit couru ; combien elle prenoit part à sa situation. Il y répondit par des termes généreux & des politesses d'usage. Il ajouta, en affectant de m'adresser la parole : J'aurois, Madame, à vous faire un compliment bien triste, ainsi qu'à Madame votre mere, sur les pertes que vous avez faites depuis mon absence, si la situation où je suis me per-

30 LES CONFIDENCES

mettoit de me rappeller un souvenir si dououreux : je ne le pourrois faire sans me causer une agitation dangereuse.

A ses premières paroles, mes larmes avoient coulé sans que je fusse maîtresse de les retenir; après une longue absence, après des peines & des malheurs accablants, on ne peut soutenir les premiers sons de la voix de ce qu'on aime; ce n'est pas l'oreille qui les entend, c'est le cœur qui les reconnoît & qui les dévore: c'est lui qu'ils enchantent & qu'ils tuent. Il faut avoir bien aimé, ou en être bien capable, pour concevoir toute la vivacité de cette première impression.

Le sacrifice que j'avois fait à mon pere, me paroifsoit bien cher en ce moment; je le trouvois un sacrifice perdu, puisqu'après l'avoir fait, j'avois conservé si peu de temps celui au repos & à la vie duquel je m'étois immolée.

Mes larmes toucherent trop le Marquis; son Chirurgien rentra, & nous dit d'un air effrayé, que l'état où il trouvoit le malade n'étoit pas naturel; que nos discours ou notre vue l'avoient trop ému, & que, dans la situation où il étoit, une plus longue visite pourroit lui être fort dangereuse.

Quelque chose de plus singulier & de plus inquiétant encore, c'est que toutes ses blessures s'étoient r'ouvertes : lorsque nous fûmes

retirés, le Chirurgien dit assez indiscrettement en présence d'une des femmes de Madame de Lery qui étoit auprès du malade, qu'il n'y avoit que l'amour ou la haine qui pût produire cet effet, & qu'il falloit que l'une des Dames qui venoient de sortir, fît de longue main l'une ou l'autre de ces impressions sur le Marquis.

Au sortir de sa chambre, je ne me trouvai de forces que pour me rendre à la mienne, & goûter le plaisir de m'affliger sans témoins. J'y passai tout le temps que j'y pus rester avec bienféance, & j'en sortis si défaite, que je n'eus pas de peine à persuader que ma santé étoit dérangée.

Je fus quelques jours sans pouvoir quitter mon lit : je crus devoir envoyer soir & matin savoir des nouvelles du Marquis. Il eut de son côté les mêmes attentions, & son valet-de-chambre étoit toujours chargé de me dire de ces choses indirectes & détournées, qui ne signifient que pour ceux qui les entendent, & à qui elles s'adressent.

Madame de Lery avoit employé ce temps suivant ses vues : à peine entroit-elle une fois le jour dans mon appartement, & elle ne sortoit pas de celui du Marquis. Celle de ses femmes qu'elle avoit placée auprès de lui, lui avoit rendu compte de la réflexion qui étoit échappée au Chirurgien, dans l'instant qui

avoit suivi notre premiere visite ; ma mere avoit été présente depuis à tous les pansements , & cet effet que produit l'amour ou la haine portées à l'extrême ne s'étoit point suivi de sa présence ; de sorte qu'il étoit bien décidé dans l'esprit du Chirurgien qu'elle n'y avoit point eu de part , & que j'avois été la seule cause de l'impression.

Elle se persuada de son côté que le hasard ou la disposition du malade avoient pu faire en lui cette révolution : elle avoit toujours eu de l'inclination pour le Marquis ; ce penchant devint une passion vive , dans le peu de jöurs qu'elle passa à le voir seule . Elle étoit libre , elle pouvoit aimer ; une femme aimable compte sur le retour comme sur un tribut qui ne lui peut échapper . Lorsqu'elle ne put douter de son erreur , sa passion devint haine & furie .

Le Marquis forma bientôt avec mon frere cette union intime que l'on forme si promptement & si volontiers avec tout ce qui appartient à l'objet aimé . J'avois pour ce frere l'amitié la plus tendre . Il me pressa , me conjura de voir son ami sans M. de Cirvac , sans Madame de Lery , & seulement accompagné de lui seul . Le chagrin qu'avoit eu le Marquis de me faire malade , & de penser qu'il avoit contribué à ma maladie , en me rappellant un souvenir triste , l'empêcholt de se rétablir ;

mon frere le croyoit du moins, & n'eut pas de peine à me le faire croire aussi; c'en étoit bien assez pour me déterminer.

Dès que je pus marcher, je me laissai conduire à l'appartement de Verseuil; & dès que j'y fus, mon frere disparut, en disant qu'il alloit nous rejoindre dans l'instant.

Nous étions l'un & l'autre également troublés & faisis; nous passâmes un temps assez long sans parler. Je n'oublierai de ma vie, dit enfin le Marquis, que le dernier moment où je vous vis à N... fut un moment de silence: moment fatal où mon respect & ma timidité m'ont perdu! Si j'avois osé vous dire avec quelle pureté de sentiment je vous adorois; si j'avois osé vous déclarer que mon bonheur & ma vie dépendoient de ne pas vous voir dans les bras d'un autre, peut-être auriez-vous eu assez de pitié du malheureux Verseuil, pour ne pas lui préférer le Comte de Cirvac; vous m'auriez donné un rival que je pusse haïr, & qui eût acheté son bonheur au dépens de ma vie.

J'aimois M. de Cirvac, je devrois l'aimer encore, il m'a donné les preuves du plus tendre attachement; & s'il a fait tous mes maux, c'est sans le favoir. Mais, hélas! puis-je l'aimer avec le nom de votre époux? en perdant pour jamais les douceurs du plus ten-

dre amour, j'ai perdu celles de la plus parfaite amitié. Depuis, je n'ai souhaité que de pouvoir vous dire une fois en ma vie, combien je vous aimois ; combien j'étois digne de vous , peut-être , par le cœur & par le sentiment, & de mourir , après vous l'avoir dit. La moitié de mes vœux est remplie , la guerre ou ma douleur seule auront bientôt accompli l'autre.

Je m'étois si peu attendue à cette déclaration , que je cherchai long-temps des termes pour y répondre. Je lui dis enfin : si vous m'avez respectée dans un temps où j'étois libre, je compte que vous me respecterez davantage quand je ne le suis plus. Ce que vous devez au nom que je porte , ce que je me dois à moi-même , condamne vos sentiments passés à l'oubli & au silence. Je ne me ferois point offensée de l'aveu que vous m'auriez fait des sentiments qui remplissoient votre ame , dans un temps où j'aurois pu les entendre sans rougir ; mais ce temps n'est plus , c'est vous en dire assez : que mon estime vous soit chere ; ne vous exposez jamais à la perdre , en oubliant la loi que le présent nous impose. Sachez que nulle préférence n'a déterminé mon choix : mon pere a désiré que je fusse unie à son meilleur ami, sa volonté seule a décidé : il m'a persuadé que sa santé & sa vie y étoient intéressées ; dès-

lors j'ai oublié que j'avois un cœur, je ne l'ai su que par le desir de conserver la vie de celui qui me l'avoit donnée.

Vous, Marquis, que nulle douleur indigne de vous ne vous fasse prodiguer des jours dont vous devez rendre compte à tous ceux qui s'y intéressent.

Ah ! s'écria-t-il douloureusement, la vie n'est plus qu'un poids accablant quand on a perdu tout ce qui pouvoit la rendre chere. Vous qui ne connoissez point ces tourments & ces pertes, ce sont vos jours seuls, Madame, qu'il faut ménager, je vous en conjure ; & je n'implore le Ciel que pour leur bonheur & leur durée : mais laissez-moi la liberté de haïr & de mépriser les miens.

Il prononça ces derniers mots d'un ton si touchant, que mes yeux, qui avoient toujours été baissés, se tournerent de son côté par une force invincible : les siens me parurent égarés, sa pâleur m'effraya, je ne doutai point qu'il ne fût tombé en foibleesse. Je courus à la porte pour appeler du secours ; j'y trouvai mon frere qui rentroit, le Chirurgien vint aussi au même instant : dès qu'il vit le Marquis, il se douta de ce qui étoit arrivé ; la plus dangereuse de ses blessures s'étoit r'ouverte une seconde fois, & il avoit perdu beaucoup de sang.

36 LES CONFIDENCES

Cet événement éclaira Madame de Lery sur la violence de la passion du Marquis pour moi; elle résolut de tout employer pour satisfaire la sienne, ou de nous rendre des victimes. Je pris une ferme résolution de ne le plus voir, qu'il ne fut parfaitement rétabli; & pour me délivrer de ce mortel ennemi que je portois par-tout, des combats & des soulevemens de ce cœur infortuné qui ne voyoit que la figure attendrie & mourante de Versfeuil, qui n'entendoit & ne répétoit que ses paroles, je pris le parti de ne plus sortir de tout le jour de l'appartement du Comte de Cirvac.

Mais la nuit étoit un temps redoutable: l'idée de ce que j'aimois, toujours si puissante sur une ame sensible, cette idée que tout rappelle & que rien ne chasse, venoit me déchirer, & se venger des distractions du jour.

Je me plaignis amèrement à mon frere de l'imprudence qu'il avoit eue de me laisser seule avec le Marquis dans l'état où il étoit; il m'avoua que son ami lui avoit demandé cette grace avec tant d'instance, qu'il n'avoit pas eu la force de le refuser; que le Marquis l'avoit assuré qu'il importoit à son rétablissement & au repos de sa vie, de me parler un moment sans témoins; qu'il avoit pensé

que M. de Verseuil vouloit tirer de moi quelqu'éclaircissement important sur les dispositions du Comte de Cirvac à son égard , ou sur quelque affaire de famille , & que , dans cette idée , il étoit demeuré à la porte de l'appartement de son ami , pour empêcher qu'on n'y entrât , & dire qu'il reposoit comme ils en étoient convenus ; qu'un moment avant la foibleesse où étoit tombé le Marquis , Madame de Lery s'étoit présentée pour entrer , & qu'il l'avoit écarté , en lui disant qu'il avoit besoin de repos ; que cependant elle avoit su depuis que j'étois dans cet instant même avec le malade , a en juger par les questions réitérées qu'elles lui avoit faites sur le temps où j'y étois entrée.

Je fis peu d'attention alors aux inquiétudes & aux remarques de Madame de Lery ; il eut fallu prévoir les suites pour deviner ses motifs , & j'en étois bien éloignée.

Mon assiduité persévérande dans l'appartement de mon mari , empêcha pendant plusieurs jours Madame de Lery , d'avoir avec lui aucun entretien particulier. Mais bientôt elle en eut l'occasion ; depuis le moment où Verseuil m'avoit vue , & s'étoit débarassé du poids qui l'accabloit , en m'apprenant l'excès de la passion qu'il avoit tenue trop secrete , il avoit repris plus de forces , & s'étoit

38 LES CONFIDENCES

mieux rétabli en quinze jours , qu'il n'avoit fait dans les trois mois précédents. Au bout de trois semaines , il fut en état de venir les après-midi , passer quelques heures dans l'appartement du Comte ; & alors je m'en absen-tai , tout autant que je pus le faire sans af-fection , en supposant que j'avois besoin d'exercice & de promenades , & que je m'en trouvois bien.

Ce n'étoit pas sans me faire une extrême violence que je me privois ainsi de la douceur de le voir ; mais plus il m'en coûtoit pour me vaincre , & plus j'en sentois la né-cessité.

J'aimois Verfeuil plus que ma vie , mais je l'aimois moins que mon devoir , & je me sentois assez de force pour tout sacrifier à ce qu'il exigeoit de moi. Je fuyois donc , j'errois seule pendant tout le temps que le Marquis passoit dans l'appartement de mon mari.

Madame de Lery profita de mes absences pour le pressentir avec tous l'art dont elle étoit capable , sur les dispositions où il étoit pour l'établissement du Marquis ; & lors-qu'elle l'eut amené à lui confier qu'il le de-siroit avec ardeur , mais que la tristesse où il le voyoit toujours plongé , l'empêchoit de l'es-pérer , elle lui laissa voir une partie de ses des-

seins & de sa passion , en le conjurant de lui garder le secret , & de concourir à l'exécution de ce projet.

Mon mari n'avoit jamais pensé que ce jeune homme qu'il appelloit son fils , pût devenir l'époux de sa belle-mère : il y rêva quelque-temps , après quoi il lui répondit : Que quoique du côté de la naissance & de la fortune , toutes les convenances se rencontraient , & fussent même à l'avantage de M. de Verseuil , il étoit cependant bien résolu de le laisser maître de faire un choix , & de ne consulter pour cela que le penchant de son cœur. Mais , Madame , ajouta le Comte , vous le connoissez , sans doute , ce penchant , puisque mon fils a eu le bonheur de vous plaire ; sans doute , il a commencé par vous aimer. Avant que j'eusse l'honneur de vous appartenir , j'ai plus d'une fois remarqué son assiduité auprès de vous ; la mélancolie qui le dévoré , en est encore une preuve. S'il pense donc , comme je le crois , & que Madame de Circiac pense comme moi , vous ne trouverez point d'obstacle , & nous ajouterons avec plaisir ce lien à ceux qui nous unissent déjà.

Madame de Lery avoit rougi , lorsque le Comte avoit parlé des anciennes assiduités de son fils , comme de preuves de passion ; elle crut devoir le laisser dans cette idée , & se

40 LES CONFIDENCES

retira sans rien ajouter à ce qu'elle avoit dit. Monsieur de Cirvac prit sa rougeur & son silence pour un aveu complet de la passion du Marquis, & de l'intelligence de leurs coeurs.

Quelques jours après cette conversation, me trouvant seule avec lui dans son appartement, il fit dire au Marquis de s'y rendre; il en fit fermer les portes avec soin, & donna ordre de ne faire entrer personne. Après quoi, il commença une conversation à laquelle nous fûmes long-temps sans rien comprendre.

Il disoit, en m'adressant la parole, qu'il falloit sacrifier toutes les vues d'intérêt au bonheur de ses parents, de ses amis, & qu'il ne doutoit pas que je ne fusse capable de ces sentiments.

Il disoit au Marquis que l'on ne devoit pas rougir d'être sensible, & s'obstiner à le taire, en préférant la langueur & le silence à un aveu qui pouvoit tout concilier. Comme ces réflexions générales ne pouvoient pas nous conduire à l'entendre, nous le priâmes de s'expliquer plus clairement.

Alors il nous rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec Madame de Lery, & nous répéta mot à mot ce qu'elle avoit dit, & ce qu'il avoit répondu.

Ma surprise & celle du Marquis furent à peu près égales ; nous restâmes tous trois quelque-temps sans parler.

Mais tout-à-coup je vis dans les yeux de Verfeuil combien il craignoit que je n'interprétasse son silence contre lui : cette idée lui donna une véhémence , & lui fit dire des choses si peu avantageuses à Madame de Lery , que mon mari ne put s'empêcher de lui dire : En voilà trop , mon enfant ; il y a des choses qu'il faut savoir ne prouver qu'à demi : tu oublies que tu parles de Madame de Lery devant sa fille : je la trouve trop bonne & trop patiente. Fais-lui tes excuses.

Verfeuil avoit une blessure à la cuisse , à peine pouvoit-il se soutenir. Cela ne l'empêcha pas de se précipiter à mes genoux ; pour toute excuse , il me baisa la main avec un transport dont il ne fut pas plus maître , que je me sentis moi-même maîtresse de le trouver coupable.

Autre folie , dit Monsieur de Cirvac : qui veux-tu qui te releve maintenant ? ce ne sera pas moi ; il faut donc que ce soit Madame de Cirvac , ou bien il faut appeler des gens.

Nous en vînmes à bout cependant : mais hélas ! sans le savoir , nous avions eu un

42 LES CONFIDENCES

cruel témoin de tout ce qui venoit de se passer. Madame de Lery n'en avoit pas perdu un seul mot. Son inquiétude ou ses espions l'avoient avertie du moment où nous allions être seuls & enfermés : elle avoit apparemment de fausses clefs des portes ; elle étoit entrée, & s'étoit enfermée dans une garde-robe qui étoit derrière le lit de M. de Cirvac ; ce lit étoit placé dans une niche, aux deux côtés de laquelle il y avoit des cabinets, dont les portes vitrées qui donnoient dans la chambre, étoient couvertes d'un simple rideau ; ces cabinets avoient aussi des portes dans la garde-robe. Elle s'étoit placée dans un, au moyen de quoi elle n'étoit qu'à dix pas de nous.

M. de Cirvac ne pouvant plus douter des véritables sentiments du Marquis, cessa de parler sérieusement des propositions que Madame de Lery lui avoit faites ; il donna un tour plaisant & malin à mille choses qu'il avoit remarquées, où qu'elle lui avoit dites en différents temps. Je ne pouvois m'empêcher d'en rire. Ma gayeté étoit quelque chose de si nouveau & de si doux pour eux, qu'elle leur en donna un extrême. Comment ne m'y serois-je pas livrée ? J'étois pour la première fois de ma vie avec tout ce qui me restoit de cher au monde ; j'y étois innocemment

& librement, je le croyois du moins ; je dis au Marquis : Puisque vous êtes le fils de M. de Cirvac, il ne tient donc qu'à vous que ma mere devienne aussi un peu ma fille ? Oui, Madame, me répondit-il, il ne tient qu'à moi qu'elle vous doive le respect ; & en ce cas, vous seriez obligée de vous parer avec elle du ton & de l'attirail de mere, & elle de celui de fille ; vous porteriez le brun, le gris, les grandes cornettes ; & elle le couleur de rose, le lilas, les petits bonnets. Ces folies, & mille autres aussi piquantes pour quelqu'un qui les entend, & qui en est le sujet, nous firent passer deux heures fort agréables & fort courtes. Ce sont de ces sérenités & de ces calmes qui annoncent les orages.

Il étoit l'heure du souper lorsque nous nous séparâmes : on nous dit que ma mere étoit incommodée, & qu'elle s'étoit mise au lit ; nous ne pensions gueres à la vraie cause de sa maladie.

Je voulus la voir avant de me retirer ; on me dit qu'elle reposoit ; l'entrée de sa chambre ne me fut pas plus libre le lendemain ; à quelque heure que je m'y présentasse, on me disoit toujours qu'elle étoit assoupie ; M. de Cirvac l'avoit vue, mon frere avoit passé tout le jour auprès d'elle, j'étois la seule qui n'eût

point été admise ; je m'en plaignis sérieusement, & je dis à ses femmes de m'avertir quand elle seroit disposée à me recevoir : je fus donc reçue, mais Ciel ! de quel air ? Ses regards m'effrayèrent ; sans savoir ce qu'ils m'annonçoient, je n'attendis rien que de sinistre.

L'intention de Madame de Lery avoit été, de régler ses démarches & sa conduite avec chacun de nous sur la façon dont nous agirions dans l'affaire qui l'intéressoit le plus ; & ce qu'elle avoit entendu, la disposoit à nous haïr presque tous également, & à se venger d'une façon sanglante du mépris de Verseuil, & des railleries de M. de Cirvac, auxquelles je m'étois prêtée.

Dès qu'elle se sentit assez maîtresse d'elle-même pour oser reparoître, M. de Cirvac crut devoir la préparer adroitement à ce qu'il avoit à lui apprendre sur le compte du Marquis : il ignoroit qu'elle en fut si bien informée ; il commença par se plaindre du peu de goût qu'ont en général les jeunes gens pour tout ce qui porte le nom d'engagement sérieux.

Mais l'impatience de Madame de Lery ne lui permit pas d'attendre un long circuit : elle l'interrompit en disant : Je fais comme vous les dispositions présentes de M. de Verseuil ; je fais de plus ce qui les cause ; & dans la résolu-

lution où je suis de me retirer bientôt du monde, je crois devoir vous l'apprendre, afin que vous y remédiiez s'il est possible.

Votre cher fils a conçu un amour éperdu pour ma fille ; j'en avois de violents soupçons avant son mariage, j'en ai eu des preuves depuis qu'il est ici. A la premiere vue de Madame de Cirvac, ses blessures se font r'ouvertes ; vous devez vous souvenir de ce premier moment où nous le vîmes ensemble : le Chirurgien dit sur le champ, que la plus violente passion pouvoit seule causer ce désordre. Ma fille a passé huit jours sans oser le revoir : son frère, d'intelligence avec le Marquis, a obtenu d'elle qu'elle le verroit sans témoins : à cette seconde entrevue, sa blessure la plus dangereuse s'est r'ouverte une seconde fois. Ce témoin muet est bien décisif. Depuis ce jour, leurs cœurs sont d'intelligence : le Marquis s'est rétabli promptement ; il a eu moins de tristesse : ma fille elle-même n'a souri que depuis qu'il est ici, & en sa présence : elle n'est assidue dans votre appartement, que depuis qu'elle est sûre de l'y voir ; je voulois rompre un penchant dont je redoute les suites : le moyen que j'avois choisi pour cela, me paroifsoit sûr ; mais ce penchant malheureux y sera toujours un obstacle : il n'y faut plus penser.

Que vous ai-je fait, Madame, s'écria dou-

46 LES CONFIDENCES

Ioureusement le Comte, & pourquoi voulez-vous empoisonner le peu de jours tranquilles & heureux qui me restent ? ma femme & mon fils me sont également chers : hélas, vous les perdez dans mon esprit ; si ma raison & ma tendresse ne viennent à leurs secours, il me faudra donc les mépriser, les haïr l'un & l'autre. Juste Ciel, le pourrai-je sans mourir !

Charmée de ce premier acte de vengeance, Madame de Lery le laissa en proie aux réflexions envenimées, dont la semence étoit jettée dans son cœur.

Mon mari avoit pour moi l'estime la plus pure & la plus haute : il aimoit véritablement le Marquis, & rendoit justice à sa probité ; il avoit l'esprit fort & juste, son caractère étoit éloigné de la basseſſe de tout soupçon : foibles secours, impuissantſes resſources contre un mal dont on ne peut guérir.

M. de Cirvac se trouva d'autant plus malheureux, qu'il crut avoir des raisons d'être inquiet & jaloux, & qu'il n'en trouvoit aucune de se plaindre ouvertement, ni dans la conduite de son fils, ni dans la mienne : aussi prit-il une ferme résolution de cacher son tourment avec soin.

Il est aisé de le vouloir, mais il est presque impossible de l'exécuter : quelque vio-

lence què l'on se fasse , l'intérieur n'est jamais bien caché à ceux qui ont intérêt de le pénétrer. On souffre davantage , à proportion des efforts que l'on fait pour dérober la connoissance de ses peines , & on ne réussit qu'à demi.

Tel fut l'état de M. de Cirvac : un noir chagrin le trahissoit à chaque instant. J'en fus bientôt allarmée ; le Marquis s'en apperçut aussi : notre assiduité dans son appartement sembloit lui devenir à charge : cependant elle n'avoit d'autre objet que de le dissiper , de le laisser moins à lui-même ; dans cette vue , j'affectois souvent une gayeté que je n'avois pas , je me prêtois aux conversations & aux plaisanteries du Marquis. Cet enjouement si rare en moi , & auquel M. de Cirvac m'avoit paru souvent fort sensible , augmentoit encore son ennui ; il attribuoit ma gayeté feinte à la présence de Verseuil ; il y rapportoit aussi mon assiduité & la sienne à nous trouver aux mêmes heures dans son appartement , pour lui faire compagnie ; il se confirmoit ainsi dans tous les points du discours empoisonné de Madame de Lery.

Hélas ! si je l'avois su , j'en serois , je crois , morte de douleur ; mais bien plutôt , j'aurois agi de façon à le guérir sur le champ ; j'aurois banni le Marquis de ma présence , & je l'au-

rois fait d'un ton qui eût découvert toute la pureté de mon ame. Verfeuil m'auroit obéi aux dépens de tout : il aimoit ma gloire & mon repos, bien plus que sa vie. Pourquoi donc n'est-il pas donné à l'amour pur & légitime, à l'amitié sincere & parfaite, de voir sans nuages tout ce qui se passe dans le cœur de ce qui nous est cher ? Pourquoi les cœurs indifférents ou ennemis ne sont-ils pas les seuls impénétrables & voilés ? Combien de supplices & de tourments on s'épargneroit à soi-même & à ce qu'on aime !

Madame de Lery vivoit retirée dans son appartement, & ne nous voyoit presque plus qu'en cérémonie. Mon frere étoit le seul dont elle souffrit volontiers la compagnie ; son assiduité auprès d'elle sembloit le refroidir pour moi. Ces procédés m'auroient peut-être affligée, si la langueur où je voyois M. de Cirvac, n'eût pas absorbé toute ma sensibilité. Tel est l'effet d'un chagrin dominant ; il éclipse les autres peines, il empêche de les sentir.

J'avois demandé à mon mari comment Madame de Lery avoit reçu les dispositions où étoit le Marquis : il m'avoit répondu, sans entrer dans aucun détail, qu'elle avoit paru s'y attendre, & se déterminer à la retraite auprès de sa sœur.

Je pensai que c'étoit dans cet esprit qu'elle commençoit à vivre plus retirée, & je n'en cherchai point d'autre raison. Deux mois s'étoient écoulés depuis qu'elle avoit insinué à M. de Ciriac le poison qui le dévoroit en secret. Le Marquis étoit parfaitement rétabli : il commençoit à monter à cheval, & à faire des promenades & des visites dans le voisinage : ce qui me donnoit la liberté d'être plus souvent seule avec mon mari.

Dans ces moments, je le trouvois moins triste, & plus ouvert avec moi : il étoit quelquefois touché jusqu'aux larmes de mon assiduité & de ma complaisance ; il m'engageoit à me promener & à sortir. Je ne conçois pas, me disoit-il souvent, pourquoi depuis deux mois que je ne marche plus, vous renoncez à l'usage de vos jambes ; comme je ne puis croire que le goût vous décide ainsi à l'âge où vous êtes, je voudrois savoir la véritable raison qui vous fait refuser toutes les parties d'amusement que l'on vous propose ; je lui répondrois : Ma raison est simple, & toujours la même : il me semble que mon devoir est d'être auprès de vous ; voilà ce qui m'y fixe : mon devoir me dissipe & me promene, rien ne me manque quand je le remplis. Il soupiroit, & me croyoit, parce que la vérité qui sort du cœur, se peint sur le front ; mais

50 LES CONFIDENCES

la vérité même ne détruit pas des préventions sinistres. Le Marquis revenoit; il me disoit en présence de mon mari , des choses qui lui auroient paru sans conséquence , s'il n'avoit pas été frappé; elles lui portoient des coups mortels : mes soins de tout un jour étoient détruits en un moment.

Madame de Lery avoit résolu avant de nous quitter , de porter le trouble & la douleur dans le cœur du Marquis & dans le mien , comme elle l'avoit déjà porté dans le cœur de M. de Cirvac; nous devions tous également à sa vengeance : nous avions bâti en commun de ses propositions de mariage avec le Marquis ; elle avoit été présente à cette fatale conversation , où , pour mieux dire , elle l'avoit aussi bien entendue que si elle y eût été appellée. Ce qu'elle avoit dit à M. de Cirvac , n'avoit pas fait en apparence tout l'effet qu'elle en attendoit; il éroit languissant & accable , mais il ne traitoit pas plus froîtement avec le Marquis , ni avec moi ; sa vengeance ne pouvoit être remplie , qu'en divisant trois cœurs trop unis , & en amenant les choses au point , que le Marquis ne put demeurer à Cirvac. Elle avoit mon portrait en miniature ; mon pere l'avoit fait faire lorsque je sortis du Couvent , & le gardoit avec soin : je l'avois tout-à-fait

oublié lorsqu'il mourut ; Madame de Lery s'en empara alors, peut-être à cause de quelques petits diamants qui l'entouroient ; quand je m'en souvins, & que je lui en demandai des nouvelles, elle me dit qu'elle ne favoit ce qu'il étoit devenu.

J'étois peinte dans un déshabillé peu exact, les épaules & la gorge nues, telle que l'imagination du Peintre l'avoit pu inventer, pour satisfaire la fantaisie de M. de Lery qui le vouloit ainsi ; à cela près, j'étois extrêmement ressemblante. Ce portrait étoit dans une petite boîte d'acier qui fermoit avec un secret.

Madame de Lery la remit à celle de ses femmes de chambre, qui avoit gardé le Marquis pendant tout le temps de ses blessures. Cette femme, que l'on nommoit Martel, étoit la confidente & l'espion de ma mère : elle s'étoit parfaitement insinuée dans l'esprit du Marquis ; il croyoit se l'être acquise par ses libéralités, & y avoit grande confiance.

Martel avoit ordre de faire voir adroïtement, & comme par hasard, ce portrait à M. de Verseuil, de lui dire qu'elle étoit chargée de faire remettre un diamant qui manquoit, & de lui confier, s'il le demandoit, le tout sous le sceau du plus grand secret.

Madame de Lery ne doutoit pas qu'il ne le demandât, & ne vouloit lui faire ce funeste

52 LES CONFIDENCES

présent que pour le lui vendre bien cher.

Martel exécuta les ordres de sa maîtresse, avec tout l'art dont elle étoit capable. Verseuil la trouva dans son appartement, faisant l'embarassée à refermer la boîte qu'elle avoit ouverte, & ne manquant pas une des grimaçes qui annoncent du mystère, & donnent envie de l'éclaircir.

Voir mon portrait, l'adorer, désirer de s'en rendre maître, fut une même chose dans l'esprit de Verseuil; lorsqu'il fut de Martel, après toutes les cérémonies pour se taire, & les libéralités pour faire parler qui se pratiquent en pareil cas; lorsqu'il fut que ce portrait étoit à Madame de Lery, qu'il venoit de son mari, & qu'elle avoit chargé sa femme de chambre de le faire réparer, il s'empara de cette commission, comptant que le secret de meureroit entre lui & Martel.

La chose ainsi réglée, il envoya sur le champ un homme de confiance en poste à Paris; & en moins de huit jours, il eut une copie si parfaite du tout, qu'on s'y seroit aisément trompé: il garda l'original, & remit à Martel la copie.

Verseuil, maître de mon portrait, passoit les jours entiers à le contempler, & à lui adresser tout ce qu'il n'osoit me dire. Il n'étoit pas seul un instant, soit dans sa chambre,

soit à la promenade, où il aimoit à s'égarer, que cette image si douce, & si dangereuse pour un amant, ne vînt charmer & croître ses peines. Tel est l'effet de la représentation de l'objet aimé ; elle adoucit les peines présentes, & elle en prépare de plus vives pour l'avenir, parce qu'elle nourrit & augmente la passion.

Un Gentilhomme de nos voisins, nommé M. de Flécourt, étoit demeuré veuf avec un fils & une fille fort aimables, à peu près de mon âge : ils venoient tous passer un jour de chaque semaine au logis ; Mademoiselle de Flécourt m'étoit fort attachée, & je l'aimois beaucoup : mon frère, qui, dans les commencements, ne me quittoit point, en étoit devenu éperduement amoureux, & cachoit assez bien ses sentiments pour que personne de nous ne les eût encore pénétrés.

M. de Flécourt étoit indiscret comme le sont tout les grands parleurs, & grand parleur comme le sont tous les indiscrets : il avoit de plus une curiosité provinciale & sans bornes ; à cela après, il étoit homme d'honneur, capable des meilleurs procédés, & du plus tendre attachement. Celui qu'il avoit pour M. de Cirvac, étoit sincère ; il en étoit aussi fort aimé.

Madame de Lery qui le connoissoit sur ce ton, lui dit en grande confidence, qu'elle

54 L E S C O N F I D E N C E S

avoit découvert le sujet de la mélancolie de M. de Verseuil; qu'il étoit sûrement amoureux; qu'il avoit un portrait sur lequel il avoit incessamment la bouche & les yeux attachés, dès qu'il se croyoit seul; qu'il soupiroit, lui parloit, versoit même des larmes; qu'elle avoit eu le plaisir de lui voir passer une heure dans cette occupation, il y avoit peu de jours, dans un bosquet où elle étoit placée de façon qu'elle pouvoit le voir sans être vue.

Madame de Lery savoit bien l'usage que le bon Flécourt feroit de sa confidence: elle favoit le besoin de la répandre, dont il alloit être pressé en la quittant; ce qu'elle vouloit, s'exécuta. Flécourt vit par hasard le Marquis se promenant, & le trouva dans la même attitude que Madame de Lery avoit dépeinte; il se crut obligé par amitié & par devoir, d'en instruire M. de Cirvac; c'eût été lui manquer, de ne lui pas apprendre que le sujet de la tristesse du Marquis étoit découvert.

Ce que Flécourt apprit à M. de Cirvac, lui donna une inquiétude & des soupçons dont il se garda bien de parler. Il ne douta pas que ce ne fût mon portrait, & ne médita plus que sur les moyens de s'en convaincre par ses yeux.

La chose étoit difficile; le Marquis n'étoit

point sans ce trésor; il marchoit avec lui le jour, & il ne s'en séparoit point pendant la nuit.

M. de Cirvac mit dans ses intérêts un vieux domestique qui avoit élevé le Marquis, & lui étoit fort attaché: il n'eut pas de peine à le faire entrer dans ses vues, en lui disant que son maître étoit amoureux d'une personne dont il s'obstinoit à taire le nom; que cet amour le minoit peu à peu, & qu'il ne s'agissoit que de la connoître pour mettre fin à son tourment; que, pour cela, il étoit essentiel de jeter les yeux sur un portrait qui étoit toujours sur lui, ou sous le chevet de son lit, & qu'il s'agissoit de le prendre adroitem-
ment, s'il l'oublloit dans le jour, ou lorsqu'il seroit couché & endormi.

Le vieux Dubois (c'étoit le nom de ce domes-
tique) connoissoit la tendresse du Comte
pour le Marquis. Il ne douta pas que ce ne
fut rendre un grand service à son maître, que
d'aider M. de Cirvac à deviner son secret.

Il guetta avec grande attention pendant plu-
sieurs jours, & vit enfin mettre le portrait
dans un petit coffre, qui ferroit sans clef,
avec un secret.

Verseuil devoit ce jour-là faire une chasse
pour la première fois depuis son rétablissem-
ment: apparemment il avoit craint de le per-

56 LES CONFIDENCES

dre. Dubois favoit ouvrir le coffre ; à peine son maître fut-il monté à cheval , qu'il mit la main sur le portrait , & vint le confier à M. de Cirvac.

Le Comte craignant de trouver ce qu'il cherchoit , ne voulut point essayer d'ouvrir la boîte en présence de Dubois , & lui dit de revenir dans une heure , pour la reprendre , & la replacer où il l'avoit prise.

Lorsqu'il fut retiré , M. de Cirvac délibéra long-temps s'il ouvrroit cette boîte fatale : il en cherchoit le secret en tremblant , & en faisant des vœux pour ne le pas trouver un malin hasard lui fit toucher un endroit de la boîte qui décida de son sort , & fixa ses incertitudes ; elle s'ouvrit , & lui montra ma figure demi-nue , & parée de toutes les grâces piquantes qui sont propres à enchanter un amant , & à désespérer un mari.

La boîte lui tomba des mains , & se referma. M. de Flécourt entra dans ce moment , & le trouva dans un état de douleur & d'accablement qui le surprit. Il fit à M. de Cirvac nombre des questions inutiles & perdues sur cette boîte , sur ce qu'elle contenoit. Le Comte n'étoit ni en situation , ni en volonté de l'instruire : il étoit accablé de ce qu'il avoit vu. Les malheurs dont il semble que l'on ne doute point nous trouvent souvent aussi peu

préparés à les recevoir, lorsqu'ils arrivent, que si nous ne nous y fussions pas attendus.

Flécourt concevant par le peu de paroles que lui avoit dit le Comte, que cette boîte renfermoit le portrait qui intéressoit le Marquis, & que le nom de l'objet aimé étoit un mystère, fut tenté de la prendre & de satisfaire la curiosité qui le dominoit toujours.

Il en avoit un moyen sûr, ayant sur lui une petite boîte d'acier toute pareille pour la forme & la grandeur, dans laquelle étoit le portrait de sa femme ; elle avoit été peinte à-peu-près au même âge où étoit alors sa fille ; & cette fille ressembloit si parfaitement à sa mère, que cette miniature étoit le portrait des deux, & qu'il n'y avoit personne qui ne le crût fait sur Mademoiselle de Flécourt ; la seule différence qui fut entre les deux boîtes, étoit dans le secret. Celui qui fermoit la boîte de M. de Flécourt, étoit indéchiffrable, à moins de le savoir : l'idée lui vint de soustraire pour quelques moments la boîte du Marquis, & de substituer l'autre à sa place.

Il n'eut pas de peine à y réussir, cette boîte étoit sur une table auprès de M. de Cîrvac, qui étoit abymé dans une profonde rêverie, & qui n'avoit aucune attention aux mouvements de son ami.

58 LES CONFIDENCES

Flécourt , muni de la boëte , & brûlant d'impatience de l'ouvrir , ne songea plus qu'à s'échapper , pour repaître sa curiosité .

Il s'enfonça dans un petit bois qui joignoit la maison , & passa une partie du jour à tourner de tous les sens cette boîte si ressemblante à la sienne , & si différente en même-temps pour le secret ; il y perdit ses peines : il n'y eut efforts ni soins , adresse ni desirs qui pussent réussir .

Il fallut y renoncer ; il revint donc dans l'appartement de M. de Cervac , aussi chagrin de ce qu'il n'avoit pu voir , que le Comte l'étoit de ce qu'il avoit vu .

Ce fut pour lui un nouvel embarras , lorsqu'il ne vit plus sur la table où il l'avoit laissée , cette boîte qu'il y avoit mise à la place de celle qu'il avoit emportée , & qu'il rapportoit pour faire une seconde fois l'échange . Il demanda d'un air inquiet ce qu'elle étoit devenue .

M. de Cirvac lui dit : Je l'ai rendue à celui qui me l'avoit confié , pour la remettre où il l'avoit prise ; & je suis persuadé qu'elle est actuellement entre les mains du Marquis ; il vient de rentrer , & son premier soin aura été , sans doute , en rentrant , de repaître ses yeux d'une vue si chere . S'ils s'étoient observés réciprocement , ils auroient été frappés de l'alteration sensible qui paroifsoit sur leurs visages .

ges; mais chacun d'eux étoit trop plein de ce qui l'occupoit, pour examiner un autre.

Flécourt se représentoit l'étonnement & l'embarras où seroit le Marquis, lorsqu'il ne trouveroit plus le secret de sa boîte qu'il devoit savoir; & s'il parvenoit à ouvrir celle qu'il possédoit, combien il seroit plus surpris encore d'y trouver une figure toute autre que celle qu'il y avoit laissée, & une figure qu'il ne manqueroit pas de reconnoître.

Il prévoyoit que son indiscretion, & la surprise qu'il avoit faite à M. de Cirvac, étoient propres à les brouiller, & ne pouvoient produire que de fort mauvais effets à tous égards.

Il fut tenté vingt fois d'aller trouver le Marquis, de lui apprendre ce qui s'étoit passé, de lui remettre la boîte dont il étoit fort embarrassé, & de reprendre la sienne; mais c'étoit avouer sa honte, c'étoit trahir M. de Cirvac dans une chose dont il ne pénétreroit pas toute l'importance, mais dans laquelle il avoit compris qu'il pouvoit y en avoir beaucoup, à en juger par le chagrin & le silence où M. de Cirvac étoit tombé depuis.

Flécourt aima donc mieux compter sur l'impossibilité d'ouvrir la boîte qu'il avoit mise en place de celle qui lui demeuroit, & se confier à Madame de Lery, qui lui avoit appris

60 LES CONFIDENCES

que Verseuil avoit un portrait mystérieux ; il compta qu'elle y pourroit être intéressée, puisqu'elle en avoit été la première instruite, & qu'il tireroit d'elle des éclaircissements, ou du moins des conseils.

Madame de Lery trouva que l'indiscrétion de Flécourt l'avoit servie au-delà de ses espérances. Elle lui promit de retirer adroitem-
ment le portrait qui étoit entre les mains du Marquis , & d'y faire rentrer celui qui y de-
voit être. Elle ne lui donna pas la satisfa-
ction d'apprendre ce que renfermoit cette boî-
te : il fallut pour ravoir la sienne & sortir d'em-
barras , commencer par rendre à Madame de
Lery celle du Marquis : elle demanda qua-
tre jours pour faire ce troc ; & de plus, elle
exigea que , pendant ce temps , M. de Flé-
court ne vînt point à Cirvac , & que, pour
ne parler à personne de ceux qui y étoient,
il s'absentât de sa maison. Il promit tout ce
qu'elle voulut : rien ne rend docile comme
la nécessité de certaines circonstances.

Madame de Lery , débarrassée de Flécourt ,
& nantie du portrait que le Marquis avoit eu
par son moyen , se promit bien de ne le ja-
mais rendre ; il avoit fait tout l'effet qu'elle
avoit désiré. M. de Cirvac l'avoit vu ; il l'a-
voit surpris dans les mains du Marquis , &
ne pouvoit croire autre chose , sinon qu'il le

tenoit de moi ; ainsi je devois lui paroître bien méprisable & bien criminelle , & il étoit impossible qu'il ne fût pas blessé sur mon compte de façon à n'en jamais revenir. Il ne restoit plus pour rendre sa vengeance & nos malheurs complets , que de perdre le Marquis dans mon esprit , & moi dans le sien , en donnant à nos deux cœurs des sujets de se mépriser & de se haïr , autant qu'ils avoient de penchant à s'aimer & à s'estimer.

C'est à quoi le portrait de Mademoiselle de Flécourt , placé par le hasard dans les mains du Marquis , parut très-propre à Madame de Lery.

Elle avoit remarqué l'affiduité & le penchant du Chevalier de Lery pour Mademoiselle de Flécourt ; elle n'eut pas de peine à l'en faire convenir ; en flattant sa passion , & en lui montrant un desir sincère de la rendre heureuse , elle s'empara de sa confiance & de toute son ame.

Je ne veux pas seulement , lui dit-elle , être votre confidente ; je veux aussi vous confier les plus chers sentiments de mon cœur ; je n'ai pu me défendre d'aimer tout aussi tendrement que vous ; le Marquis de Verseuil avoit triomphé de mes résolutions de fuir tout engagement , j'ai voulu l'épouser , & vous unir en même-temps à Mademoiselle de Flé-

62 LES CONFIDENCES

court ; j'ai hasardé sur cela des paroles & des propositions au Comte de Cirvac ; vous savez qu'il gouverne le pere de votre maîtresse ; il souhaitoit que le Marquis devint mon époux ; & si ce nœud s'étoit formé, le vôtre n'auroit point eu de difficulté ; mais j'y ai trouvé des obstacles qui vous font aussi contraires qu'à moi-même ; on m'a joué, mon fils , on m'a trompée, & sûrement on vous trompe & on vous joue.

Qui voulez-vous , dit-il , Madame , qui ait intérêt de me tromper ? Vous êtes la seule qui sachiez mes sentiments : j'aime de toute mon âme , & je me crois aimé de même; mon bonheur ne dépend que des circonstances , de vous , & de Monsieur de Flécourt.

Pauvre enfant , lui répondit-elle , vous ne vous êtes donc point encore apperçu que le Marquis aime Mademoiselle de Flécourt , & en est aimé ; que Madame de Cirvac qui aime le jeune Flécourt en secret , & qui est , comme vous voyez , inseparable du frere & de la sœur , est la dépositaire de leurs sentiments : l'amitié de la sœur sert de prétexte aux affinités du frere , & Verseuil qui ne les quitte plus , en profite ; enfin , il est de ma connoissance qu'il a le portrait de Mademoiselle de Flécourt. Dès demain , je m'affranchirai

de tous ces tourments : je pars pour aller joindre ma sœur , & mourir dans sa retraite. Vous , mon fils , faites usage de ces avis pour n'être pas plus long-temps le jouet d'une village ; apprenez à votre sœur que vous êtes instruit de la passion du Marquis pour Mademoiselle de Flécourt , & de celle du frere pour elle. Apprenez aussi au Marquis que vous n'ignorez ni sa passion pour la sœur , ni celle du frere pour Madame de Cirvac ; tout ce que j'exige de vous , c'est de ne me jamais nommer dans tout ceci : votre sœur pourra nier , elle paroîtra douter ; elle ne manquera pas de vous demander qui vous a si bien instruit ; ne me nommez point , encore une fois ; elle fait par M. de Cirvac que j'ai pensé au Marquis : je serois suspecte. Dites simplement qu'un ami du Marquis , & son confident , vous a tout appris. Je veux de plus votre parole d'honneur , que vous vous abs-tiendrez de toute voie de fait avec le Marquis. Mon frere trouva dans ce que lui disoit Madame de Lery , des vraisemblances accablantes ; l'amant le plus heureux doute aisément de son bonheur , mais il faisit avec avidité , & croît en aveugle tout ce qui tend à l'en priver ; le cœur est fait ainsi ; & quand de pareilles confidences viennent d'une mere qui avoue à son fils qu'elle partage ses foi-

64 LES CONFIDENCES

blesses , qu'elle a les mêmes , & le même intérêt , comment pourroit-il douter ? Mon frere crut tout ; & résolu de suivre ses conseils , il ne différa pas à venir me porter le coup mortel .

Il se jeta à mes genoux avec tout le trouble d'un homme éperdu , en me faisant des excuses de m'avoir caché jusqu'à ce moment sa passion pour Mademoiselle de Flécourt ; mais , ajouta-t-il avec transport , que je l'ai payé cher , & que j'en suis puni ! Le Marquis de Verseuil m'a , sans doute , prévenu ; il a eu en vous toute la confiance dont je me reproche d'avoir manqué ; il vous a avoué qu'il adore Mademoiselle de Flécourt , & vous l'avez servi contre moi , sans savoir que vous faisiez tout le malheur de ma vie .

Ce discours me glaça d'un mortel effroi ; je crus qu'il extravaguoit , ou que moi-même je l'avois mal-entendu : il me répéta dans des termes encore plus expressifs , que M. de Verseuil adoroit Mademoiselle de Flécourt , que , sans doute , il en étoit aimé , & que je ne pouvois l'ignorer , ni les servir sans le perdre .

Mon frere avoit reçu de bonne foi les impressions de douleur & d'effroi qu'il me communiquoit à un excès que je ne puis exprimer . Il étoit trop attendri & trop persuadé

pour n'être pas attendrissant & persuasif ; mais j'étois trop occupée de mon tourment, pour être touchée du sien. Il étoit à mes genoux, & je ne pensois ni à lui répondre, ni à le faire relever. J'étois accablée, j'étois anéantie.

Il me sembloit que j'aurois pu me passer d'aimer Verseuil, & d'en être aimée ; mais à condition qu'il n'aimât rien ; il me devoit cette preuve d'estime, & la mienne étoit à ce prix. Je ne pouvois plus l'estimer, ni me flatter qu'il desirât cette estime, & que lui-même eût eu pour moi celle qui m'étoit due. Ses yeux, ses soupirs, toutes ses actions me parloient d'un amour qu'il n'osoit m'avouer, & que je ne voulois pas entendre ; mais l'amour qui s'exprime ainsi, n'est pas moins parlant, ni moins entendu. J'étois donc offensée & trahie, j'étois jouée & méprisée, & je ne devois plus sentir que du mépris ; cruelle nécessité pour un cœur comme le mien !

Mais, dis-je à mon frère, où avez-vous pris des idées si bizarres ? Si le Marquis aime, s'il est aimé, je vous jure que je l'ignore ; peut-être avez-vous pris les plus légères apparences pour des réalités. Hélas ! jusqu'à quel point avez-vous eu des certitudes ? Sont-ce vos yeux ou ceux d'un autre qui ont vu ? Enfin, je vous supplie de ne me rien ca-

cher. Je paroissois douter pour me convaincre davantage, & je doutois déjà tout aussi peu que lui.

Tout, me dit-il, ma sœur, tout m'a rendu certain de mon malheur. Mais, sans entrer dans un détail inutile à ma situation, le Marquis a eu des confidents de son bonheur, ils n'ont point été discrets. Il a le portrait de Mademoiselle de Flécourt : de qui reçoit-on un pareil gage, & que signifie-t-il quand on l'obtient ? N'est-ce pas vous en dire assez ?

C'en étoit trop mille fois ; ce motacheva de m'accabler. Comme il finissoit de parler, Mademoiselle de Flécourt, son frere, & le Marquis, entroient dans mon appartement.

Leur vue me fit horreur. Le Marquis avoit la discréction de ne jamais entrer seul chez moi, & se contentoit de profiter de toutes les occasions où il pouvoit y venir accompagné ; ce que j'avois souvent remarqué comme une délicatesse de sa part dont je ne pouvois me défendre de lui savoir gré, me parut alors une affectation perfide ; l'air de trouble & de satisfaction que ma présence lui donnoit toujours, je l'attribuai en ce moment à celle de Mademoiselle de Flécourt, & au plaisir de lui donner la main ; c'est ainsi que tout change pour nous de couleurs & de face , selon

la différence des idées dont nous sommes frappés.

Il fallut me faire une violence au-delà de mes forces pour les recevoir, & leur cacher une partie de mon tourment; je fus donc entourée de gens trop chers à mon cœur un moment auparavant, & devenus tout-à-coup mes bourreaux & mes ennemis.

Ma tristesse les frappa, ils firent des efforts inutiles pour la dissiper: tout ce que me disoit Mademoiselle de Flécourt, ou le Marquis, pour m'exciter à la vaincre, me paroisoit autant d'insultes & de trahisons.

Mon frere n'avoit pu soutenir leur présence, il étoit sorti au moment même où ils étoient entrés.

Cependant ils me proposerent de les accompagner chez M. de Cirvac, & il fallut les y suivre. A peine y étions-nous entrés, que Madame de Lery vint faire ses adieux; elle partoit le lendemain pour l'Abbaye de P...; il ne lui fut pas mal-aisé de deviner sur mon visage que son fils m'avoit déjà parlé; elle jouit en me voyant, de toute ma douleur & du fruit de toute sa vengeance. Notre séparation n'eut rien d'intéressant. Le froid de ceux qui devroient s'aimer est un froid mortel & glaçant, quand ils ont le malheur de ne pas répondre au vœu de la nature: je n'ai rien fait

68 LES CONFIDENCES

dans toute ma vie qui pût m'ôter la tendresse de ma mere; c'est cependant une douceur que je n'ai point connue.

Son intention n'étoit pas, je crois, de causer aucun événement sinistre; elle vouloit perdre le Marquis auprès de moi, & le blesser sur mon compte, sans retour & sans explication. Fiere & sensible comme je l'étois, en me donnant des sujets de mépris pour le Marquis, elle ne doutoit pas que je ne l'accablasse, & que mon cœur n'en souffrît beaucoup; & elle connoissoit trop le caractère de la passion du Marquis pour douter du désespoir & du silence dont il étoit capable; ainsi, le coup porté, elle espéroit que jamais nous ne viendrions à nous éclaircir.

Le Chevalier de Lery étoit bien résolu, suivant son naturel bouillant & emporté, de tirer une prompte vengeance de son rival.

Mademoiselle de Flécourt aimoit tendrement mon frere; elle avoit été mécontente de sa façon de sortir de mon appartement, en l'y voyant entrer; elle espéroit le trouver chez M. de Cirvac: elle fut surprise, affligée & piqnée de ne l'y point voir, & d'apprendre qu'il étoit sorti du château.

Elle resta peu avec nous, & voulut repartir; le Marquis monta à cheval, & leur fit compagnie; il avoit été trop frappé du chagrin

mortel qu'il étoit aisé d'appercevoir en moi, pour ne pas souhaiter d'en apprendre la cause, ou du moins de s'en entretenir avec Mademoiselle de Flécourt qu'il savoit mon amie.

Je soupirois depuis long-temps après la liberté d'être seule : je restai quelques moments avec M. de Cirvac : le redoublement de sa mélancolie m'avoit frappée autant que je pouvois l'être, dans l'état triste où je me trouvois moi-même : il avoit toujours eu les yeux baissés, & n'avoit pas dit deux mots tant que la compagnie avoit été avec lui ; je l'interrogeai tendrement sur sa situation : il me répondit avec tant d'embarras, & je trouvois un chagrin si noir dans le peu qu'il disoit, que je n'y pus tenir. J'allai me renfermer, & me mettre au lit.

La nuit approchoit, je la passai à m'abandonner à une douleur insensée, dont je ne me connoissois pas capable : quand mes larmes cessoient de couler, je parlois haut, & je faisois des cris perçants qui tenoient du délire.

Verseuil, imposteur & perfide ! cette idée m'étoit insupportable, & devenoit la seule que je pusse avoir ; être trahie ou offensée par un ennemi, par un indifférent, est un mal que l'on peut soutenir sans en être accablée ; on à la ressource du mépris : mais qu'elle est dou-

70 LES CONFIDENCES

loureuse contre ceux que l'on ne peut hâir !

Pendant que je succombois sous le poids des réflexions les plus accablantes , M. de Cirvac de son côté né doutoit plus de son malheur , & se livroit à toutes les horreurs d'une jalouse fondée.

Les premiers discours de Madame de Lery lui avoient appris que le Marquis m'aimoit ; mais ils l'avoient laissé incertain s'il étoit aimé , si ces sentiments m'étoient connus , & si j'avois eu la foiblesse d'y répondre : cette incertitude avoit fait jusques-là sa consolation ; mais à la vue de mon portrait dans les mains du Marquis , cette consolation étoit détruite ; elle devenoit même un tourment de plus , puisqu'elle avoit été fondée sur une erreur. Non-seulement il supposoit que j'avois toute la tendresse de l'amour , mais encore tout l'emportement & les foiblesses ; sans cela aurois-je donné mon portrait ? aurois-je souffert qu'on me peignît ? Cette gorge nue n'annonçoit-elle pas mon crime ? la réalité est-elle voilée pour celui que l'on rend maître d'une semblable peinture ? J'étois donc coupable dans son esprit ; j'y étois déshonorée & convaincue ; tels étoient les serpents qui dévoroient le cœur de mon mari , & le conduisoient au tombeau , pendant que je mourois moi-même.

Mon frère & le Marquis n'étoient pas moins à plaindre.

Verseuil n'avoit pu concevoir par quel enchantement il ne pouvoit plus ouvrir une boîte qu'il avoit ouverte un million de fois ; elle lui paroifsoit la même au-dehors , & rien ne sembloit changé. Cependant il faisoit d'inutiles efforts pour donner du mouvement à une pointe d'acier qui faisoit le secret de sa boîte , & cela n'opéroit plus : s'il n'avoit craint d'endommager la peinture , il l'auroit brisée vingt fois.

Enfin , il se détermina à l'envoyer chez un ouvrier fort habile , qui demeuroit à N... , afin qu'il l'ouvrît , soit en trouvant le secret , soit en limant la charniere. Il chargea de cette commission le même homme de confiance qu'il avoit envoyé à Paris , pour faire faire une copie de l'original.

Mon frère étoit avec cet ouvrier auquel il avoit donné à réparer un bijou qui appartenoit à Mademoiselle de Flécourt , & qu'il vouloit lui rendre avant de rompre avec elle , lorsque le domestique du Marquis y arriva.

Le Chevalier de Lery qui l'aperçut de loin , & qui avoit toute l'inquiétude d'un amant jaloux , se cacha pour entendre ce que

diroit ce domestique , & défendit à l'ouvrier de dire qu'il fût caché. Le domestique dit que cette boîte renfermoit un portrait de Madame de Cirvac ; qu'apparemment le ressort qui formoit le secret étoit faussé ; de sorte qu'il étoit impossible de l'ouvrir , & qu'il étoit chargé de la faire ouvrir en la cassant ou en la limant , de façon que le portrait n'en souffrît pas , s'il étoit impossible de l'ouvrir autrement.

L'ouvrier , après l'avoir bien examinée , & bien cherché le secret , sans y réussir , demanda deux heures pour la limer.

Le domestique voyant qu'il avoit deux heures à attendre , prit ce temps pour aller ailleurs , comptant qu'il seroit assez-tôt revenu pour être présent à la fin de l'ouvrage.

Dès qu'il fut sorti , le Chevalier de Lery dit à l'ouvrier , qu'il le perdroit , & qu'il y alloit de sa fortune & de sa vie , s'il faissoit la moindre difficulté de lui remettre ce portrait sur le champ.

Cet ouvrier qui étoit un ancien bourgeois de N. , nous connoissoit tous ; il nous avoit vus naître , & savoit qu'il n'étoit pas sûr de résister au Chevalier. Il lui dit de plus : Cette boîte ne contient point le portrait de ma sœur ; j'en réponds sur ma tête ; je suis certain

tain que c'est celui de Mademoiselle de Flécourt, & c'est un vol qui m'a été fait; & s'étant saisi de la boîte, il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il l'ouvrit sans peine, en ayant vu plusieurs fois une toute pareille pour le secret dans les mains de Mademoiselle de Flécourt, où étoit le portrait de son pere qu'elle gardoit.

Cette circonstance. & la vérité qui se trouva confirmée aux yeux de l'ouvrier, lorsqu'il vit la peinture, ne permirent pas de faire la moindre résistance au Chevalier.

Avec cette preuve, le Chevalier ne respira plus que la vengeance. Il apprit en rentrant que le Marquis étoit monté à cheval, pour accompagner la voiture de Mademoiselle de Flécourt jusques chez elle; il ressortit sur le champ, dans le dessein d'attendre le Marquis sur son passage, & de ne point rentrer qu'il n'eût satisfait sa fureur & sa jaloufie.

Pendant que le Chevalier attendoit impatiemment le Marquis dans un petit bois où il devoit passer pour revenir de Flécourt à Cirvac, le domestique du Marquis avoit appris que mon frere s'étoit emparé du portrait qu'il avoit laissé entre les mains de l'ouvrier, qui avoit même ajouté pour sa justification, que le Chevalier lui avoit fait vio-

II. Part.

D

lence : ce domestique avoit été rendre compte à son maître de toutes ces circonstances aux- quelles il avoit encore ajouté ; de sorte que le Marquis sortit de Flécourt , bien persuadé que mon frere avoit maltraité , & l'ouvrier , & son domestique , pour se rendre maître de mon portrait. Il trouvoit ce procédé offensant pour lui & pour moi ; il étoit résolu de s'en expliquer avec tout le sérieux & les ménage- ments que demande une pareille insulte , lorsqu'elle est faite par un ami , qui , d'ail- leurs , n'a reçu , ni donné aucun sujet de se plaindre.

Il étoit occupé de ces pensées , lorsqu'il ap- perçut le Chevalier qui mit le pistolet à la main , & lui cria de loin de songer à se défendre.

Le Marquis , sans s'émouvoir de la me- nace de mon frere , s'approcha de lui , en disant : C'est beaucoup en un jour , de me faire une insulte marquée , & de me préva- nir sur la proposition d'un combat : que vous ai-je fait , Chevalier , pour exciter en vous tant de haine ? Nous avons des raisons d'éviter l'éclat , & , par conséquent , de nous entendre , avant d'en venir à aucune extré- mité fâcheuse ; quand vous saurez de qui je tiens le portrait que vous avez arraché à mon domestique , & combien il m'est cher ,

je vous crois trop généreux & trop mon ami, pour ne pas me le rendre, & je suis trop le vôtre, pour ne pas oublier la façon insultante dont vous nous en êtes faisi.

Mon frère s'approcha ; mais ce fut avec un air furieux & menaçant, qui annonçoit ses dispositions ; il dit au Marquis : Epardez-vous la lâcheté d'une imposture, & ne déshonorez point Madame de Circac, en la faisant servir de prétexte à la passion que vous avez pour Mademoiselle de Flécourt. Je sais que son frère aime ma sœur, & qu'il en est aimé ; je sais que vous aimez Mademoiselle de Flécourt : mais ce que vous ne savez pas, c'est que je l'adore. Vous entendez aux dépens de quoi je suis résolu de la céder.

Le Marquis, effrayé de ces imputations aussi nouvelles qu'injurieuses, ne s'attacha à répondre qu'à ce qui l'intéressoit, & dit à mon frère : Il m'importe peu que l'on me croye amoureux de Mademoiselle de Flécourt ; il me suffit qu'il n'en soit rien ; mais quiconque vous a dit que Madame de Circac aime Flécourt, & en est aimé, est un lâche & un imposteur ; ce sont ceux qui parlent ainsi, & non pas moi, qui la déshonorent. Il faut me les nommer, afin que je me venge d'eux, comme je le ferois de tout au-

tre que vous qui oseroit me tenir ce langage.

Je n'ai personne à vous nommer , lui répondit mon frere ; j'ai la preuve que vous êtes l'auteur de la lâcheté & de l'imposture : songez à vous défendre. Ah ! ç'en est trop aussi , s'écria le Marquis , en mettant le pistolet à la main. Ils s'écartèrent pour prendre du champ.

Mon frere ne se possédoit point , l'amour & la colere l'avoient mis hors de lui-même ; il tira son premier coup , qui ne porta point : le Marquis le força de tirer encore le second , qui n'eut pas plus d'effet : alors se voyant maître de la vie de son ennemi , il se souvint encore de moi dans ce moment , & ne put se résoudre de répandre mon sang , & de me coûter des larmes : il tira ses deux pistolets en l'air , & du côté opposé à celui où étoit mon frere , en lui disant : Rendez-moi mon portrait , & soyons amis.

Ce trait si généreux ne calma point le Chevalier ; il faut , lui dit-il , avant de m'ôter ce portrait , commencer par m'ôter la vie. Il descendit de cheval , & mit l'épée à la main. Le Marquis fut obligé d'en descendre : mais ce second combat étoit plus inégal encore , & moins avantageux à mon frere que le premier ; le Marquis le ménagea dans l'intention de le désarmer , il y réussit. Ce ne fut pas sans recevoir une blessure légere.

Alors mettant la pointe de son épée sur l'estomac du Chevalier de Lery, il lui dit : Maintenant, je suis maître de t'arracher la vie & le portrait de celle que j'adore : souviens-toi bien, en le contemplant, que c'est à elle seule, & à la passion respectueuse qu'elle m'a inspirée, que tu dois la lumiere dont tu continueras de jouir ; souviens-toi qu'un lâche & un imposture n'auroit pas eu la générosité de t'épargner, & de t'accorder la vie en faveur de celle dont tu prends si mal la défense.

Mon frere, accablé de honte & de rage, quitta le Marquis, en le menaçant que peut-être il ne seroit pas toujours aussi heureux.

Verseuil revint à Cirvac, & se fit panser en secret ; comptant que cet événement y seroit ignoré de tout le monde.

Mais des paysans revenants de leur travail, & entendant des coups de feu, s'étoient cachés dans le bois, & avoient vu ce qui s'étoit passé : de sorte que M. Cirvac en fut instruit dès le soir même. Il soupçonna que je pouvois être intéressée dans cette querelle ; les réponses du Marquis aux différentes questions qu'il lui fit,acheverent de lui faire comprendre qu'il y avoit du mystere ; il dissimula, & prit le parti d'interroger mon frere en particulier.

Comme il rentra fort tard, M. de Cirvac,

D iij

lui fit dire le lendemain de grand matin, qu'il le prioit de passer chez lui : mon frere y fut.

Le Comte lui parla des particularités du combat de la veille, comme les ayant apprise du Marquis : Mon fils, ajouta-t-il, m'a fait mystère du véritable sujet de votre querelle, & m'a dit que je ne l'apprendrois que de vous, si vous étiez assez hardi pour l'avouer.

Mon frere n'avoit pas besoin d'être irrité : il dit au Comte : J'ai moins à rougir que M. de Verseuil, du sujet qui nous rend ennemis ; ainsi je ne vois pas pourquoi j'en ferois mystère. Il aime Mademoiselle de Flécourt, & n'ose en convenir ; moi je l'adore, & je le publie ; il avoit son portrait, & vouloit le faire passer pour le portrait d'une autre : je m'en suis emparé par un hasard singulier ; il veut me forcer à le rendre, & il ne l'aura qu'avec ma vie. Voilà le sujet de notre différend.

Monsieur, répondit M. de Cirvac, je connois un peu trop mon fils pour vous croire : je fais qu'il n'aime point Mademoiselle de Flécourt ; s'il a eu un portrait, ce n'étoit pas le sien : vous voulez me donner le change ; mais les gens de mon âge sont moins faciles à séduire ; ne vous obtinez point à me cacher le vrai sujet d'un démêlé qui m'intéresse dans la personne du Marquis, & peut-être de quelqu'un qui m'est aussi cher. C'est bien assez que

Verseuil ait exposé deux fois sa vie pour ménager la vôtre ; je ne veux plus de récidive , & je vous déclare que je croirai qu'en effet vous n'osez avouer ce qui vous a fait battre , si vous continuez à me le déguiser .

Mon frere ne put y tenir plus long-temps ; il tira la boîte où étoit le portrait de Mademoiselle de Flécourt , & la présenta à M. de Cirvac .

Il crut la reconnoître pour la même que Dubois lui avoit apportée , & qu'il avoit rendue à ce domestique ; la forme étoit si parfaitement la même , qu'il étoit impossible de ne s'y pas méprendre . Il pria le Chevalier de l'ouvrir . Lorsqu'elle fut ouverte , & qu'il vit bien réellement le portrait de Mademoiselle de Flécourt , sa surprise fut sans bornes : il étoit bien certain d'avoir vu mon portrait dans une boîte tout pareille .

Il dit à mon frere : Achevez , Monsieur , de m'égarer & de me confondre : apprenez-moi comment cette boîte est parvenue dans vos mains .

Mon frere , qui ne devinoit pas l'impression qu'une autre peinture avoit fait sur lui , & qui me croyoit au-dessus de tout soupçon dans son esprit , lui dit ingénument : Qu'étant à N... chez un ouvrier qu'il lui donna , un domestique du Marquis qu'il lui

nomma aussi, & qui étoit connu pour son homme de confiance, avoit apporté cette boîte pour l'ouvrir, en disant que le ressort qui faisoit le secret étoit apparemment forcé, & qu'il falloit ou la easser, ou la limer, de façon que la peinture ne fût pas endommagée; que ce domestique avoit dit que c'étoit le portrait de Madame de Cirvac, & qu'il viendroit le reprendre dans deux heures; que lui, Chevalier, s'étoit caché à l'arrivée de ce domestique; qu'à peine il avoit été sorti, qu'ayant pris la boîte des mains de l'ouvrier, il l'avoit ouverte sans peine, connoissant le secret, pour en avoir vu de toutes pareilles, & que l'ouvrier avoit été témoin que c'étoit le portrait de Mademoiselle de Flécourt, & non pas celui de Madame de Cirvac.

C'en est assez, Monsieur, dit le Comte, vous êtes pleinement justifié dans mon esprit; je vois que vous me dites la vérité, puisque vous me mettez à portée de l'apprendre en entier. J'exige encore deux choses: il faut me donner votre parole d'honneur que vous ne penserez point à renouveler un combat avec le Marquis: il suffit que Madame de Cirvac se trouve mêlée dans ceci, pour que je sois personnellement intéressé à en empêcher les suites, & je vous promets d'éloigner le Marquis; mais jusques au moment où je le pour-

rai faire sans éclat, il faut que je puise compre-
mer sur votre bagesse. Je vous demande en-
core de remettre ce portrait à M. de Ver-
seuil en ma présence. Je suis persuadé qu'il le
tient du hasard, & qu'il sera peu sensible au
plaisir de le revoir. Vous ne vous trompe-
rez pas plus que moi à l'impression qu'il fera
sur lui : s'il la reçü de la personne que vous
aimez, ce seroit un foible avantage pour vous
de le retenir malgré elle; & tant que le Mar-
quis respireroit, il vous le disputeroit aux dé-
pens de sa vie ; dans l'un ou l'autre cas, vo-
tre délicatesse seroit également blessée de ne
devoir un gage de cette nature qu'à une sur-
prise & à la violence faite à un domestique &
à un ouvrier.

Le Marquis ne doit point quitter son appar-
tement de tout le jour; mais demain il sera
en état de venir ici : je vous prie de vous y
rendre à la même heure. Je ne ferai en repos
sur cette affaire, que quand vous vous serez
embrassés, & réconciliés devant moi.

L'espérance que le Marquis seroit bientôt
éloigné, engagea mon frere à donner sa pa-
role sur les deux articles que le Comte exi-
geoit de lui.

Pendant que ces arrangements se prenoient
pour pénétrer le secret du Marquis, & pour
appaiser une querelle, dont le vrai sujet étoit

82 LES CONFIDENCES

très-imparfaitement connu de ceux qui y avoient le plus d'intérêt, & qui croyoient le mieux pénétrer, le Marquis de son côté oublloit tout ce qu'il m'avoit voué d'estime, tout ce qu'il en devoit à la conduite de toute ma vie, pour chercher des possibilités & des vraisemblances dans la passion dont on m'avoit accusée. Au premier mot qu'il en avoir entendu, il avoit été offensé ; son cœur m'avoit défendue & justifiée d'une pareille injure ; quiconque osoit le penser, étoit un lâche & un imposteur qu'il étoit prêt à punir, & à sacrifier à sa vengeance : rendu à lui-même, il n'a plus la même équité, la même certitude ; voilà l'homme en général : quelquefois vrai par sentiment, il devient faux & injuste par réflexion. Tous ont une égale disposition à nous croire volages, légères, fourbes, dissimulées : c'est le préjugé de leur sexe ; c'est le caractère qu'ils se plaisent à attribuer au nôtre. Celle à laquelle ils s'attachent, leur paraît exempte de ces défauts ; mais c'est une grâce particulière qu'ils lui accordent, & qui n'influe point sur-tout le reste ; c'est une exception à la règle générale, qu'ils veulent bien admettre en sa faveur. Croyent-ils avoir lieu de s'en plaindre, l'exception cesse, leur règle générale subsiste. Ils disent : Je m'étois trompé, elle a les défauts de son sexe. Ils ne

voyent pas que les vices & les vertus appartiennent à l'humanité entière, sans distinction de sexe ; que nous n'avons point de vices qu'ils ne nous donnent, & que nous avons au contraire des vertus qu'ils ne peuvent nous donner.

Verseuil prit le parti de dévorer ses soupçons & sa douleur ; mais il n'eut pas la force de s'en défendre & de me rendre justice.

J'ignorois le combat & la blessure du Marquis ; je ne m'étois pas trouvée en état de quitter le lit, & je n'avois eu de nouvelles de personne. Il étoit dans l'usage d'envoyer tous les matins s'informer de ma santé ; & depuis vingt-quatre heures, je n'avois vu qui que ce fût de sa part : Monsieur de Cirvac avoit coutume de se faire porter dans ma chambre, dès que je passois l'heure où il s'attendoit de me voir ; il savoit que j'étois malade, & je ne l'avois point vu : mon frère ne paroifsoit pas non plus. J'étois pénétrée d'un oubli si général ; j'aurois bien-tôt succombé à tant de peines réunies : cette idée commençoit à faire toute mon espérance.

Mon frère, avant de remettre le lendemain au Marquis le portrait de Mademoiselle de Flécourt, comme il l'avoit promis à Monsieur de Cirvac, voulut profiter du

84. LES CONFIDENCES

temps qui lui restoit pour voir sa maîtresse, & la confondre avec cette preuve de son infidélité.

Il eut avec elle une de ces explications vives, qui commencent par le mépris, les reproches, les injures même, de la part d'un amant fougueux & jaloux à l'excès, & qui finissent par le repentir, les excuses, les serments, & les protestations les plus tendres.

Mademoiselle de Flécourt n'eut pas de peine à se justifier & à le persuader : elle aimoit, & elle étoit innocente ; c'étoit trop de moitié. Ce portrait étoit celui de sa mère ; elle lui en fit voir un en grand, tout pareil pour la coiffure & l'habillement : elle lui jura que jamais elle n'avoit été peinte, que ce portrait appartenloit à son pere ; il restoit à deviner pourquoi il lui étoit échappé, pourquoi il s'étoit trouvé au pouvoir de M. de Verfeuil. Comment tout cela s'étoit pu faire, c'est ce que M. de Flécourt seul pouvoit éclaircir, mais il étoit absent ; Madame de Lery l'avoit exigé de lui, comme le seul moyen de lui faire garder le silence.

Mon frere, tranquille & content du côté de sa passion, perdit toute idée de vengeance & de haine contre le Marquis, en perdant les idées d'infidélité de la part de sa maîtresse. Lorsqu'il fut seul, il réfléchit pendant la nuit

au procédé de son rival qui ne l'étoit plus; il sentit combien il lui devoit; il eut honte de se trouver si fort au-deffous d'un homme qui avoit été en un moment deux fois maître de sa vie; il crut qu'une explication avec lui pourroit éclaircir les motifs qui l'avoient fait s'emparer de ce portrait, & lui faisoient desirer de le recouvrer; que peut-être ils seroient innocents; que du moins, de quelque espece qu'ils fussent, ilsachevèroient de le convaincre de l'innocence de Mademoiselle de Flécourt, & qu'ils serviroient à la tranquiliser.

Dans cette vue, il lui fit demander, une heure avant le jour, la permission de le voir.

Verseuil, qui auroit donné sa vie pour obtenir un éclaircissement, le prévint au moment même, & courut l'embrasser.

Mon frere le jeta dans une espece d'épouvante, quand il lui montra le portrait de Mademoiselle de Flécourt, & qu'il lui apprit que c'étoit le même qui avoit été apporté à N. par son domestique, comme étant le mien, le même dont il s'étoit faisi sur le champ, & qu'il avoit ôté d'autorité à celui qui devoit l'ouvrir; que c'étoit de Madame de Lery qu'il avoit appris la veille de son départ, que le Marquis avoit ce portrait; qu'il aimoit Mademoiselle de Flécourt, & en étoit aimé, &

que le jeune Flécourt & Madame de Cirvac étoient d'intelligence.

Quelle trame odieuse! quelle noirceur j'en trevois dans tout ceci, s'écria le Marquis! quel monstre! je n'ose y penser! je ne puis encore vous dire d'où partent ces coups, mais je le vois déjà trop. Votre sœur est-elle instruite de tout ce que vous m'apprenez?

Hélas! lui dit mon frere, je ne lui ai rien caché, que le dessein de me venger. Je lui ai dit que j'adorois Mademoiselle de Flécourt, que vous l'aimiez, & que je vous croyois aimé, puisque vous aviez son portrait: je me suis plaint à elle des services qu'elle a pu vous rendre, dans une passion aussi funeste au bonheur de la mienne. Je lui ai dit, suivant les instructions de Madame de Lery, que je savois toutes ces particularités d'un ami auquel vous en aviez fait confidence.

De quelles douleurs mortelles ce cœur si tendre est maintenant percé, continua le Marquis! c'est donc moi qui cause ses peines présentes; ces peines qui la rendent malade, & qui la tuent? Je suis donc à ses yeux, en ce moment, un lâche, un imposteur, un homme sans honneur & sans foi, comme je l'étois aux vôtres, quand vous en vouliez à ma vie. Vous aviez raison, mon cher, de vouloir me la ravir; & si j'avois su les ab-

freux tourments dont je suis la cause, je ne l'aurois pas défendue. Mais vous-même jugez de ceux que j'ai soufferts, & de ceux qui me sont réservés ; apprenez d'un seul mot tous mes malheurs. J'adorois Mademoiselle de Lery : je n'ai pu cesser d'aimer Madame de Cirvac. J'ai condamné cette passion infortunée au silence : mon unique bien étoit un portrait ; il me venoit de Madame de Lery, elle l'ignoroit elle-même, je le croyois du moins : je la possédois, cette image si chere, à l'insu du monde entier, quand ne pouvant ouvrir la boîte que je crus forcée, j'envoyai mon domestique à N. ; il me vint dire une heure après, que vous vous en étiez faisi avec violence. Par quelle fatalité cette boîte, qui me paroît si bien la même au-dehors, est elle si changée au-dedans ? Si elle n'est point sortie de vos mains, qui a pu placer le portrait de Mademoiselle de Flécourt où étoit celui de Madame de Cirvac ? Vous m'avez privé de la seule chose qui me fut précieuse : vous avez fait plus, vous m'avez appris que Flécourt aimoit, qu'il étoit aimé de ce que j'adore en secret & sans espérance ; jugez par vos peines, de toutes celles que vous m'avez causées ; mais je vois clairement qu'on a voulu nous tromper & nous perdre, & je n'ose vous nommer qui j'en accuse.

Il faut dans l'instant que je voye Madame de Cirvac , que je lui parle en votre présence ; dites-lui que j'ai des choses à lui confier , qu'il est important , pour elle & pour moi , qu'elle sache promptement.

Mon frere vint donc à mon appartement. Sa présence me tira d'une sorte de léthargie où j'étois abymée. Sans savoir ce que j'allais apprendre , la crainte & l'espérance entrerent dans mon cœur en même - temps ; l'heure à laquelle il m'annonçoit que le Marquis me faisoit demander de le recevoir , joint à son air interdit & embarrassé en me l'annonçant , me préparoit à quelque chose d'extraordinaire. N'importe , je lui dis qu'il pouvoit amener Verseuil quand il voudroit. Ils rentrerent tous deux l'instant d'après : à l'aspe&t du Marquis , tout mon sang se glaça , un effroi mortel me saisit ; mais je dois l'avouer à la honte de ma foiblesse , ce n'étoit ni sa présence , ni son crime qui m'inspirroit ce trouble , c'étoit sa pâleur , son air abattu & consterné ; c'étoit une écharpe qui lui soutenoit le bras , & qui m'apprenoit qu'il s'étoit battu , & qu'il étoit blessé.

Ce fut ma premiere question : j'apris donc qu'il s'étoit battu avec mon frere , & que le portrait de Mademoiselle de Flécourt en avoit été le sujet ; j'apris aussi qu'il n'avoit ja-

mais eu ce portrait , qu'il n'avoit point fait de confidence à qui que ce fût d'une passion qu'il n'avoit jamais sentie , & j'éprouvai combien est prompte la révolution qui s'opere dans les cœurs unis par la force invincible de la sympathie , lorsqu'il n'ont plus de sujets de se plaindre ; ce qui les divise , les déchire ; ce qui les rapproche , les rend à leur état naturel : ils volent au-devant de ce qui les réconcilie. Tout est dit , tout est conçu , avant d'être exprimé , avant même d'être pensé. Verseuil n'eut pas plutôt dit , je n'ai point aimé Mademoiselle de Flécourt , que je le crus : je n'en dis pas davantage en parlant du frere , & il fut persuadé. Le bien-être , le repos , un calme & une douceur exquise , rentrerent en même - temps dans notre ame , & se peignirent dans nos yeux.

Mon frere & lui entrerent avec moi dans des éclaircissements plus détaillés : le Chevalier me dit qu'il tenoit de Madame de Lery tout ce qu'il avoit pensé , & tout ce qu'il m'avoit dit de cette passion du Marquis pour Mademoiselle de Flécourt , de celle du jeune Flécourt pour moi ; que c'étoit d'elle qu'il avoit su que M. de Verseuil avoit le portrait de Mademoiselle de Flécourt ; il m'apprit ensuite comment il lui étoit tombé dans

90 LES CONFIDENCES

les mains à N., & ce qu'avoit dit le domestique du Marquis en l'y apportant.

Ma surprise fut extrême de me trouver mêlée dans cette aventure ; je regardai M. de Verseuil, pour en apprendre la solution ; il se jeta à mes genoux en tremblant : je refusai de l'entendre , à moins qu'il ne fut relevé ; cette attitude me blessoit de sa part ; je l'aimois : tout ce qui auroit pu lui apprendre ou lui donner avec moi l'air d'un amant, me faisoit frémir.

Oui, Madame, me dit-il, j'ai eu votre portrait , sans votre aveu ; si c'est un crime, accusez en Madame de Lery. C'est elle, puisque c'est Martel qui me l'a confié pendant huit jours ; il me dit ensuite comment il s'y étoit pris pour en avoir une copie, qu'il avoit rendue à la place de l'original : ce qui me désespere & me confond, ajoute-t-il , c'est que je ne l'ai plus , & ne puis concevoir comment il m'est échappé , ni quel ennemi de mon bonheur a pu me le ravir. La circonstance que cet événement étoit de la veille du départ de Mad. de Lery , que la boîte échangée étoit la même au-dehors, que cependant le secret étoit différent que ce jour-là , étoit le seul où elle avoit laissé ce portrait dans son appartement , pour ne pas le perdre à la chasse : tous ces faits certains & réunis

nous firent concevoir que Madame de Lery avoit pu faire elle-même ce troc ; il falloit pour cela qu'elle fût entrée dans l'appartement du Marquis , qu'elle eût cherché ou deviné le lieu où il avoit placé cette peinture , & qu'elle eût trouvé le secret du coffre qui la renfermoit ; ce qui paroissoit impossible . La description exacte qu'il me fit de mon portrait , ayant un cercle de petits diamants , la coiffure , l'habillement , tout me fit reconnoître le même qui avoit appartenu à mon pere , & que l'on m'avoit dit être perdu lorsque je l'avois redemandé à sa mort . Ainsi nous ne doutâmes plus que Madame de Lery ne l'eût repris , & n'eût substitué celui de Mademoiselle de Flécourt .

Le Marquis voulut interroger en particulier , & devant nous , tous ses domestiques , pour savoir s'ils avoient vu entrer dans son appartement Madame de Lery , la veille de son départ ; il crut devoir commencer par le vieux Dubois , qui couchoit dans sa garderobe , & n'en sortoit presque point ; il l'envoya chercher .

Dubois rendit compte tout uniment de ce qu'il avoit fait à bonne intention , & pour tranquilliser M. de Cirvac , qui lui avoit demandé ce portrait qu'il n'avoit gardé qu'un moment : nous ne doutâmes plus que l'échange ne fut son ouvrage .

Mais que devins-je à ce dernier trait ! il m'annonçoit une partie de ce qui me menaçoit. M. de Cirvac, instruit par un autre que moi que le Marquis étoit dépositaire d'un pareil gage, ayant vu depuis trois jours une peinture dangereuse, & peut-être peu décente & trop libre, dont j'étois le sujet, & qui se trouvoit dans la main d'un autre que lui, & ayant cessé de me voir depuis ce temps, que n'avoit-il point pensé ? J'apprenois que sa mélancolie paroiffoit encore augmentée depuis cette époque, & j'en pénétrois les motifs. Qu'ils étoient tristes & offensants pour moi !

Ah ! m'écriai-je, c'est moi qui cause le chagrin qui s'est emparé de lui depuis long-temps ; n'en doutons plus, c'est moi qui l'augmente depuis trois jours. Ciel ! que me fera-t-il d'être innocente, si je suis soupçonnée, si je suis la cause des tourments dont M. de Cirvac est déchiré sans les dire ! Il est temps qu'il s'explique, qu'il me punisse, ou qu'il me venge. Il faut l'un & l'autre m'accompagner ; je vais de ce pas le détromper, le consoler, ou mourir.

Je me levai : l'agitation de mon esprit me donnoit de la force. J'allai chez M. de Cirvac, soutenue & traînée, pour ainsi dire, par le Marquis & par mon frère. Je fendois en larmes : il parut frappé vivement d'un tableau

si peu attendu. Il comprit que quelque chose d'extraordinaire nous amenoit ; nous voyant tous trois réunis avant le jour dans une circonstance où ma maladie , la blessure du Marquis , & le démêlé qu'il avoit eu avec mon frere, devoient nous tenir séparés.

On me plaça dans un fauteuil ; je lui tendis le portrait de Mademoiselle de Flécourt , sans avoir la force de parler. J'ai déjà vu ce portrait , dit-il ; votre frere me l'a montré ; à quel dessein me le montrez-vous encore ? C'est , lui dis-je , avec cette force que donnent la vérité & l'innocence , pour vous prier de nous éclaircir un mystere d'iniquité où je me perds. J'apprends dans l'instant que le Marquis a eu mon portrait ; que Dubois vous l'a confié à son insu ; qu'en avez-vous fait ? Pourquoi avez-vous rendu à Dubois celui de Mademoiselle de Flécourt à la place du mien ? Pourquoi m'avez-vous caché des faits si intéressants , & auxquels j'avois tant de part sans le savoir ? M. de Verseuil a de l'honneur , qu'il vous apprenne comment il a eu mon portrait ; pourquoi il a osé le garder sans votre permission & sans la mienne. Le Marquis rendit compte de la façon mystérieuse dont ce portrait lui avoit été confié , par une femme attachée à Madame de Lery : il dit qu'il s'étoit cru suffisamment autorisé par l'amitié & par

l'estime, à garder ce portrait; que s'il n'en avoit pas demandé l'aveu de M. de Cirvac & le mien, c'est qu'on avoit exigé de lui le secret, & qu'il avoit cru pouvoir le garder sans conséquence.

J'ai vu ce portrait, dit froidement Monsieur de Cirvac, mais je ne l'ai point gardé : je ne l'ai changé contre aucun autre : s'il est vrai qu'il ait disparu, j'ignore qui peut le cacher je ferois peut-être aussi intéressé que qui que ce soit à le savoir, mais c'est un abyme où je me perds.

C'est cependant une abyme dont il faut, lui dis-je, sortir & nous tirer : le portrait que vous avez vu, est le seul qui ait jamais existé de moi : mon pere le fit faire lorsque je sortis du Couvent ; il l'a gardé jusqu'à sa mort ; je le demandai alors en vain ; on me dit qu'il ne s'étoit point trouvé : ce ne peut être qu'un ennemi secret qui s'en soit emparé ; cet ennemi a voulu me déshonorer & me perdre : à en juger par l'usage qu'il en a fait, apparemment ce dernier coup n'est pas le seul qui m'ait été porté. Il y a long-temps que votre langueur, & (s'il faut vous le dire) votre changement avec moi m'ont donné des craintes contre lesquelles le témoignage de mon innocence me rassuroit : mais il ne me suffit plus ; il faut me rendre tout ce que vous

mé devez d'attachement & d'estime, ou vous résoudre à me voir périr victime de vos refus.

Quand on vous voit, Madame, il est impossible, me dit le Comte, de vous croire long-temps coupable. Le caractère le plus pur de la vertu est empreint sur votre front ; heureux si je n'avois consulté que cet oracle ! Mais que vous dirois-je, qui ne fut inutile maintenant à votre repos & au mien ? on m'a porté des coups, dont tout autre que moi n'auroit pas su mieux se défendre : ils ont triomphé de ma constance, & du peu de forces qui me restoient ; ils ont usé en moi les restes d'une vie languissante que rien ne peut maintenant prolonger. Oui, continua-t-il, Madame, il est trop vrai ; on vous a noircie depuis long-temps dans mon esprit : on y a porté une lumière fatale sur des actions sans conséquence & involontaires : on ne m'a point persuadé, mais on a jeté le trouble dans mon ame ; dispensez-moi de vous nommer les auteurs d'un forfait aussi noir, vous ne pourriez les haïr sans crime.

Ce mot suffit au Marquis pour confirmer ses doutes sur Madame de Lery. Il sortit bien convaincu que Martel ne lui avoit confié mon portrait, que par l'ordre de sa maîtresse, & pour s'en servir dans la suite contre lui ;

quelle avoit trouvé le moyen de reprendre ce portrait , & de mettre en place celui de Mademoiselle de Flécourt , toujours à dessein de lui nuire , & que Martel devoit être la complice & l'agente de ce complot ; il avoit découvert la veille que cette Martel étoit à N. . . ; quelle y devoit rester encore quinze jours avant d'aller rejoindre sa maîtresse . Persuadé qu'elle n'y étoit que pour voir de plus près quel seroit le succès de leur perfidie , il forma le dessein de l'attirer hors de la Ville , & de la ramener à Cirvac , où il espéroit bien lui faire avouer toutes les méchantes auxquelles elle auroit participé .

Il chargea de cette commission un domestique fort entendu , & qui n'étoit pas haï de Martel ; il lui recommanda sur-tout de faire la plus grande diligence .

Pour moi , qui n'avois pas la même certitude , que M. de Verseuil , des mauvais desseins de Madame de Lery , je pressai avec tant d'instance M. de Cirvac de ne me pas refuser un éclaircissement qu'il me devoit , non point à titre de grâce , mais comme une justice , qu'il ne put y résister , & me détailla en présence de mon frere tout ce qui lui avoit été dit par Madame de Lery , pour le convaincre de l'intelligence qui étoit entre le Marquis & moi .

Ah! m'écriai-je , mere injuste & barbare ,
devois-je naître de vous ! & vous , trop cher
& trop malheureux époux , voilà donc la
source de l'état déplorable où je vous vois
réduit ? Avez-vous pu vivre sans m'estimer ,
sans me croire digne de vous pendant si long-
temps ? Est-ce-là ce que vous deviez à la fille
du Marquis de Lery , ce que vous aviez pro-
mis à cet ami mourant ? Quoi ! cet amour
si tendre , cette estime si pure dont il m'ho-
noroit , ne m'ont pas justifiée dans votre es-
prit ! hélas , s'il étoit témoin de ma douleur ,
& de ce qui la cause , s'il voyoit dans sa
veuve mon ennemie déclarée & convaincue ,
il en mourroit , & je sens que j'en dois
mourir .

Ma voix étoit entrecoupée par mes san-
glots & par l'abondance de mes larmes .

Vous vivrez , me dit tendrement le Com-
te. Le Ciel est trop juste pour vous rendre
la victime des maux qu'une autre m'a faits , en
voulant vous les faire. Je n'ai point à vous
rendre toute mon estime ; vous ne l'avez ja-
mais perdue entièrement : je vous rends toute
ma confiance , & je vais recouvrer la tran-
quillité que l'on m'avoit ravie. Cette perte a
trop pris sur moi , pour que je me flatte de
jouir long-temps du retour de mon bonheur ;
mais n'importe , je finirai comme je l'ai dé-

98 LES CONFIDENCES

siré, en vous laissant toute ma tendresse & mon estime.

Oui, lui dis-je, en l'embrassant avec transport, vous me rendez, je l'espere, tous les sentiments dont je suis digne, & le Ciel prolongera vos jours, afin de conserver les miens. Le Marquis partira sur le champ. Il vous aime & vous honore; il sentira combien sa présence ici seroit déplacée, combien il importe pour lui-même qu'il s'en éloigne: s'il n'y consentoit pas, je vous prierois de l'y forcer.

Je parlois sincérement, & du fond du cœur. Verseuil n'y balançoit pas mon devoir. Je l'aimois, parce que je ne pouvois m'en défendre; je ne me reprochois point de l'aimer, pourvu qu'il l'ignorât, & que personne que moi n'en souffrit; dès que mon penchant ne s'accordoit plus avec ces règles que je m'étois prescrites, aussi-tôt il perdoit toute sa force, & je rentrois dans toute la liberté dont le cœur à besoin pour suivre sans peine son devoir.

Je donnai des ordres, pour que mon fils fut placé à l'instant même dans l'appartement de mon mari, & je lui déclarai que je n'en sortirois plus. Il voulut s'y opposer: je dis hautement que je le voulois, & que cet arrangement me paroiffoit nécessaire pour moi.

même, s'il étoit inutile pour lui. C'étoit la première fois de ma vie que j'avois employé ces sortes d'expressions absolues : elles ne déplurent point à M. de Cirvac, dans les circonstances où je m'en servois. Il cessa de me contredire.

Le Marquis rentra dans le moment avec une personne fort en état d'éclaircir ce qui restoit d'obscur dans la conduite de Madame de Lery, & dans le troc des boîtes de portrait. C'étoit M. de Flécourt : il revenoit comme il l'avoit promis à Madame de Lery, après quatre jours d'absence. Il comptoit qu'elle avoit repris le portrait de sa femme, & qu'elle ne manqueroit pas de le lui rendre : il fut extrêmement surpris de son départ.

Le Marquis, auquel il en demanda des nouvelles, lui apprit une partie de ce qui s'étoit passé, l'embarras où nous avoit jettés ce portrait de Mademoiselle de Flécourt, & l'absence du mien ; M. de Flécourt étoit homme d'honneur, il sentit qu'il ne devoit plus rien dissimuler, & résolut d'avouer sa curiosité, & l'espece de tromperie qu'il avoit faite à M. de Cirvac : ce dont il auroit eu peine à convenir dans une autre occasion, ne lui coûta plus rien, dès qu'il s'agissoit de la tranquillité de tant de personnes ; sans s'expliquer avec le Marquis, il le pria de l'accompagner

où nous étions tous. Ce qu'il nous dit des premières confidences de Madame de Lery, de l'impression qu'elles avoient faite sur lui, & de l'échange qu'il avoit fait entre les mains de M. de Cirvac, pour satisfaire sa curiosité, ne nous laissa plus rien à désirer, que de savoir ce qu'il avoit fait de mon portrait. Lorsqu'il nous dit que Madame de Lery, à qui il avoit confié son embarras, l'avoit repris, & s'étoit engagé de le remettre en place, & de lui rendre le sien, la trame fut à découvert. Martel arriva aussi, conduite par le domestique du Marquis : elle confirma tous les doutes qu'il avoit eus, mais ces nouvelles preuves nous étoient devenues inutiles, & nous n'étions que trop bien convaincus des desseins & des torts de Madame de Lery.

Lorsque la misérable Martel fut retirée, & que M. de Flécourt fut parti, je dis au Marquis, que j'espérois qu'il voudroit bien, pour ma seule tranquillité, ne pas demeurer un instant à Cirvac; que son absence étoit devenue une nécessité, ou du moins une convenance indispensable, à la suite de discours & d'événements dans lesquels j'avois été si peu ménagée.

A cette proposition si cruelle, je le vis pâmer. Vos volontés, dit-il, Madame, seront toujours des ordres pour moi; votre repos &

celui de votre époux me sont également chers & sacrés ; s'ils dépendent -de mon absence, je ne vous la ferai pas attendre une heure : mais la conduite que j'ai tenue, devoit-elle m'attirer cet exil ? Vous le savez. Que votre cœur du moins me rende justice.

Ne pensez pas, mon fils, lui dit Monsieur de Cirvac, que ce soit moi qui desire votre éloignement, ni qu'il devienne nécessaire à ma tranquillité ; faites consentir Madame de Cirvac à vous voir avec autant de plaisir auprès de nous que j'en aurai moi-même : obtenez-le d'elle, & pour vous, & pour moi : vous nous servirez tous. Si vous l'avez aimée, vous devez l'aimer encore : jamais elle n'a pu vous haïr, parce que vous n'avez pas cessé d'être dignes de vous estimer réciprocement : c'est moi qui ai cessé d'être digne d'elle & de vous, par des craintes & des doutes qui me déshonorent seul dans mon esprit.

Croyez, lui dis-je, Monsieur, que je le verrois ici sans crainte ; que je l'y verrois même avec plaisir, parce que je lui dois la justice qu'il me demande. S'il m'a aimé, ma vertu n'a pu s'en allarmer dans aucun instant ; il ne me l'avoit pas dit quand j'étois libre, & il a eu la délicatesse de le taire quand je ne devois plus l'entendre ; mais la malice de mes ennemis

nous interdit les liaisons les plus innocentes. Il doit ce sacrifice à ma gloire, & j'augure assez bien de lui pour l'en croire capable.

Oui, dit Verseuil, je serai capable des plus grands efforts, étant animé par un motif si puissant; en ce moment, où Madame de Lery paroît un monstre à mes yeux, (pardonnez, Madame, la dureté de l'expression, c'est à ma douleur qu'elle échappe) je serois capable de lui donner la main, s'il le falloit pour votre gloire & votre repos. Je ne fais point d'effort au-dessus de celui-là. Monsieur de Circac ne se trompe point en pensant que je vous ai aimée; ce qu'il ignore & vous aussi, c'est que je vous adore. Je vais vous quitter, il est juste que je m'en dédommage par cet aveu que m'arrache mon désespoir. Vous faire cet aveu, c'est m'imposer la nécessité de vous perdre de vue: du moins en m'y condamnant ainsi moi-même pour toujours, il me semble que je serai moins malheureux; après ces mots, il sortit.

Que je le plains! dit le Comte. Quel tourment que le sien! j'ai fait, sans le savoir, tout le malheur de sa vie. Je le connois; il vous aimerá jusqu'au dernier soupir, & n'aimera que vous. Pourquoi suis-je un obstacle à son bonheur.

On nous dit fort peu de temps après que le

Marquis venoit de monter dans sa chaise, qu'il avoit donné ordre à ses gens de le joindre à une journée de la maison, & qu'on le croyoit parti pour son régiment.

Cette nouvelle parut affliger Monsieur de Cirvac, & me donner de la joie ; mais qu'il est aisè de se tromper aux premiers mouvements du cœur ! on les croit soi-même profonds & durables ; ils ne sont que superficiels & passagers. Son affliction devint tranquillité, & ma joie devint langueur : elle étoit sourde & secrète, ignorée, pour ainsi dire, de moi-même, par conséquent plus dangereuse.

Cependant je m'étois établie dans l'appartement de mon mari, & je n'y étois occupée que de le soigner & de lui plaire. Ce soin pouvoit seul remplir le vuide affreux que je rencontrais par-tout ailleurs.

Je n'osois plus sortir de son appartement, dans la crainte de me trouver trop seule, & trop avec moi-même. J'en avois fait ma prison, j'en aurois fait mon tombeau, pour entretenir dans son cœur & rappeler dans le mien la paix & le calme qui étoient le seul bien auquel je me trouvasse sensible.

J'étois dédommagée de mes soins par leur succès. M. de Cirvac paroissoit enchanté & convaincu de mes sentiments ; mais la conso-

lation & les témoignages continuels que je recevois des siens , furent bientôt empoisonnés par la crainte de le perdre ; sa santé s'affoiblit soit tous les jours ; & après trois mois passés à épuiser toutes les ressources de l'art , je ne pus me cacher l'approche du moment fatal qui devoit nous séparer.

Dès qu'il fut certain lui-même de son état , il donna des ordres secrets à un domestique affidé , d'aller en diligence avertir son cher fils , qu'il vouloit le voir avant de mourir , & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour se rendre auprès de lui.

M. de Cirvac touchoit à sa dernière heure ; j'étois auprès de lui , dans un état d'effroi & d'angoisses qui ne peut être conçu que par ceux qui ont vu mourir une personne qui leur étoit chere : c'est un état de mort & d'agonie : tout paroît sinistre ; le moindre bruit , le moindre mouvement effraye & glace le sang. Mon innocence ne me consoloit plus , ne me rassuroit plus. Je me regardois comme la cause de sa mort , & je m'en accusois. Les larmes les plus ameres couloient de mes yeux en silence. J'en arrosois une des mains de mon mari , qui de temps en temps ferroit les miennes. Telle étoit ma situation , lorsque je vis entrer le Marquis de Verseuil : j'en fus frapée comme de l'apparition d'un spectre : j'igno-

rois qu'il eût été mandé par M. de Cirvac. Dès qu'il l'apperçut, il donna ordre à ses gens de se retirer, & d'avertir mon frere de se rendre auprès de nous.

Lorsque mon frere fut entré, il lui dit : J'ai voulu, Monsieur, que vous fussiez témoin de mes derniers sentiments pour votre sœur & pour mon cher fils. Maintenant, dit-il, approchez Verfeuil, & venez recevoir les derniers témoignages de la parfaite amitié que j'eus toujours pour vous.

Je vous remets, continua-t-il, en me montrant, ce dépôt précieux ; je vous charge de veiller à sa conservation, de la respecter comme ma veuve, & de l'aimer comme votre épouse ; il est temps qu'elle le devienne.

J'exige cette assurance d'elle & de vous : je vous ai trop long-temps séparés ; que j'emporte, en mourant, la consolation de vous unir.

Je suppliai M. de Cirvac, en me jettant à genoux auprès de son lit, de donner ses derniers moments à d'autres soins, & de m'épargner un entretien que je ne pouvois plus soutenir ; le Marquis se mit aussi dans la même attitude, & lui fit la même priere. M. de Cirvac lui prit la main, la plaça dans une des miennes qu'il tenoit ; ensuite il nous

dit ces paroles, qui furent les dernières;

Je vais mourir, & je vous lie pour jamais l'un à l'autre. Je le veux comme votre mari, comme dépositaire de l'autorité que vous avez respectée jusqu'aux derniers moments dans votre père, & qu'il m'a transmise; & vous, Verseuil, comme vous ayant tenu lieu de père dès l'enfance, en ayant eu pour vous tous les sentiments, enfin, comme votre bienfaiteur & votre meilleur ami, dont vous prendrez le nom dès qu'il ne sera plus: c'est la seule condition que j'aye imposée de tout temps aux dons que je vous ai faits. C'est à ces titres que je vous ordonne à tous les deux, de concourir à cet engagement, dès que vous le pourrez avec bonté; vous y trouverez un avantage égal du côté de la fortune, en évitant les discussions & les embarras que le partage de mes biens pourroit occasionner entre vous. Mais un intérêt plus cher doit vous y porter; soyez l'un à l'autre, ou ne soyez jamais à personne; je vous le défends: je vous crois seul digne d'elle, & je la crois seule digne de vous. Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit; aimez-moi assez pour n'y rien répondre & pour le suivre. Cessons un discours qui nous attendait: laissez-moi employer les moments qui me restent, à la seule chose qui doive maintenant

m'occuper. Retirez-vous ; n'oubliez jamais combien vous me fûtes chers tous les deux.

En achevant ces mots, il nous bénit, & se tourna de l'autre côté, sans vouloir parler, ni rien entendre davantage ; il sonna ses gens, & nous fit signe une dernière fois de nous retirer.

Mon frere fendoit en larmes : le Marquis étoit dans un état digne de pitié, & je mourrois de toutes les douleurs à la fois. Ils me conduisirent dans mon appartement.

Le Marquis donna des ordres pour que je n'y fusse pas seule ; il pria mon frere de ne mes pas quitter un instant, jusqu'à ce que Madeleine de Flécourt & un autre de mes amies fussent arrivées. Il passa le reste du jour & une partie de la nuit dans l'anti-chambre de M. de Cirvac, & dans la mienne, ne pouvant se fixer plus d'un moment dans l'une ni dans l'autre, & voulant être en même-temps dans les deux.

M. de Cirvac mourut sur le matin. Son fils (le Marquis étoit vraiment digne de l'être par la tendresse) entra dans mon appartement, fondant en larmes ; il s'affit, & n'eut pas besoin de parler pour se faire entendre. Les miennes coulerent. Que le silence de la vraie douleur est respectable & profond ! personne n'osoit l'interrompre : tout paroisoit

également touché. Voir pleurer les autres, est la plus grande douceur de ces tristes moments. Quel cœur, quel ami je venois de perdre ! l'amitié du pere le plus tendre, l'attachement du meilleur époux, les attentions & les soins de l'amant le plus délicat, ne s'étoient jamais démentis en lui; & tous ces sentiments qu'il est si rare de trouver réunis, n'avoient pas empêché qu'il ne fût malheureux ; cette idée augmentoit encore mon affliction.

Mademoiselle de Flécourt & son pere, me dirent qu'étant obligée de quitter ma maison pour quelques jours, ils avoient espéré que je voudrois bien agréer la leur ; que M. de Verseuil les avoit chargés de ce soin ; je me laissai conduire : il me sembloit indifférent quel lieu de la terre j'habitasse ; & en quittant Cirvac , mon cœur sentit qu'il lui disoit un éternel adieu.

M. de Verseuil , que j'appellerai dans la suite le Marquis de Cirvac , parce qu'il en prit le nom & les armes , demeura au château avec mon frere, pour rendre les derniers honneurs à mon mari. Mon frere venoit me voir tous les jours; M. de Cirvac en passa huit sans oser paroître , dans la crainte que sa présence & son nom ne renouvellassent ma douleur ; après ce temps , il me fit demander

la permission de me voir ou de m'écrire, pour concerter quelques arrangements qui demandoient que j'en fusse instruite avant de les prendre

Je lui fis dire qu'il étoit libre de me voir, ainsi que de disposer & de décider sans moi de quelque chose que cefût. Il vint donc le lendemain, & me surprit, quoique je l'attendisse; sa présence fit sur moi l'effet qu'il avoit redouté. En l'appercevant, je fondis en larmes : lui-même n'eut pas la force de n'en point répandre : elles étoient sincères, & je les vis couler avec plaisir. Mon ame ne s'étoit encore ouverte à aucune consolation ; mais je sentis que la douleur du Marquis adoucissoit la mienne. Il demeura fort peu de temps avec nous, & me parla des choses dont il croyoit devoir m'instruire, avec un respect pour moi & pour la mémoire du Comte, si intéressant & si marqué, que M. de Flécourt & sa fille, mon frere, & quelques amis qui étoient présents, en furent touchés ; & dès qu'il fut sorti, ils donnerent à la bonté de son cœur des éloges outrés & cependant vrais.

Je pensois comme eux ; mais je ne trouvois aucun plaisir sensible à penser ainsi : tout m'étoit indifférent. C'est un commencement de consolation, que cette indifférence : elle est une suite de la douleur, mais de la douleur

110 LES CONFIDENCES

affoiblie ; le temps fait succéder à cet engourdissement une lueur de sensibilité pour de certaines choses ; cette sensibilité se développe , le nombre de choses qui nous touchent augmente à proportion que la douleur qui d'abord nous touchoit seule , diminue.

Je dois ces connaissances aux épreuves réitérées de bien des pertes & des peines cuisantes qui ont traversé ma vie.

Le Marquis venoit me voir assidument chez M. de Flécourt ; j'y passai près d'un mois. J'étois décidée pour ne point habiter à Cirvac , ni dans aucune des terres de mon mari , qu'il n'y eût une année révolue , & de passer cette année dans un Couvent : je n'avais communiqué ce dessein à personne ; & pour éviter les discours & les projets que l'on feroit pour m'en empêcher , j'étois résolue de l'exécuter sans en parler.

Le Marquis me trouvant enfin seule , me demanda quel lieu je voulois choisir pour l'habiter , afin qu'il y fit faire les ajustements convenables : il étoit celui dont je devois le plus craindre les oppositions à ma retraite , il fut celui à qui je ne pus la cacher.

Il garda quelque temps un profond silence. Enfin , il me dit : Vous savez , Madame , combien je suis capable de souffrir & de me taire :

RÉCIPROQUES. 111

je vous ai trop aimée sans espérance, pour vous dissimuler que je vous adore & que j'espere. Ma confiance est toute entiere dans le respect que vous aurez sans doute pour les dernieres volontés de M. de Cirvac : elles ont formé des noeuds qui nous lient ; mais si la loi qu'il vous a imposée vous paroiffoit trop dure, si elle faisoit votre malheur & votre supplice, je pourrois vous en affranchir, puisqu'il dépend de moi de mourir. Ne fuyez point dans un cloître, pour vous soustraire à des engagements auxquels peut-être votre inclination se refuse. Consentez que je perce à vos yeux ce cœur qui vous adore ; que je l'immole à votre liberté & à votre repos.

Je fus à mon tour un temps considérable sans lui répondre : j'étois accoutumée à l'aimer tendrement, mais en secret & en silence ; il me paroiffoit impossible & contre mon caractère, de nier mes sentiments ; mais il étoit nouveau & embarrassant pour moi de les mettre au grand jour, & de les faire connoître au Marquis.

Vous ne vous trompez point, lui dis-je, en pensant que je respecterai toujours les volontés & la mémoire de M. de Cirvac ; mais je croirois manquer au respect qui leur est dû, si je m'occupois d'autre chose que de le pleurer, quand sa perte est si récente. Les loix

112 LES CONFIDENCES

les plus dures cesseroint de me le paroître ; s'il falloit m'y soumettre pour sauver les jours dont vous m'offrez le sacrifice ; je ne m'affranchirai d'aucune de ses volontés aux dépens de votre vie. N'est-ce pas vous en dire assez ?

Non, Madame, non, dit-il, en embrassant mes genoux avec transport ; ce n'est point assez pour un malheureux dont le cœur gémit depuis tant d'années. Tous les tourments, toutes les fureurs de l'amour le plus tendre, je les ai subis & dévorés sans relâche ; mais je n'ai plus la force d'y résister. Il faut m'apprendre si je devrai tout au respect, à l'obéissance, & rien au sentiment & à l'inclination. N'est-il pas temps de me montrer toute votre ame ? Hélas ! vous connoissez si bien la mienne.

Ses yeux étoient mouillés de larmes, & brilloient d'un feu qu'il m'étoit impossible de soutenir. Je sentis qu'il devenoit aussi nécessaire à mon bonheur qu'au sien, de lui apprendre combien il m'étoit cher : persuadée que rien ne m'obligeoit plus à dissimuler, j'en devins incapable ; le premier mot échappé, toute ma passion s'exprima dans les termes les plus tendres ; je ne songeai plus à les choisir, ni à les méanger. C'est le torrent qui rompt sa digue : le feu le plus pur & le plus vif avoit été trop long-temps retenu, & caché dans mon sein ; il ne pouvoit en sortir qu'avec impétuosité. Je

lui avouai que mon cœur & mes vœux avoient prévenu les dernières volontés de M. de Cirvac : je ne lui cachai point qu'il avoit été maître de mon cœur, dès le moment où j'avois commencé à régner sur le sien : je lui dis les tourments, les révoltes, tous les feux, & les désirs de ce cœur qu'il avoit cru si peu sensible. Hélas ! que ne lui dis-je point, & que ne lui permis-je pas de me dire ! Qu'il me parut tendre, intéressant, respectueux & passionné ! Qu'il est doux de pouvoir parler après un long silence, de pouvoir s'aimer, & se le dire librement après s'être conduit comme si l'on se haïssoit, dans les moments où la passion étoit la plus vive & la plus contrainte !

Il voulut s'opposer à ma retraite : mais je lui en fis sentir la nécessité, jusqu'au moment où nous pourrions nous unir. Je convins avec lui, ou plutôt je décidai, malgré sa résistance, que je partiwois le lendemain.

Plus j'avois trouvé de charmes dans cette communication, dans cet aveu mutuel de nos sentiments, plus les entretiens qui auroient pu suivre, me paroissoient dangereux & redoutables.

Le Couvent que je choisis, n'étoit qu'à une lieue de la terre de Verseuil, qui appartenloit au Marquis ; il alla s'y établir pour tout le temps qui devoit nous séparer.

Ici commencent les beaux jours de ma vie. Mais hélas! qu'ils ont peu duré ces jours délicieux, dont un seul ne se passoit point sans que je visse ce que j'aimois, & dont j'étois sûre d'être aimée! J'étois certaine de le revoir aux mêmes heures: le temps que nous avions à passer ensemble me paroissoit toujours fort court, quoiqu'il fût réellement long; il étoit fixe & toujours employé utilement; nulle affaire, aucun importuns, nulle visite froide & inattendue né venoient le partager & le ravir. La grille qui nous séparoit rendoit les épanchements de nos cœurs plus libres & plus vifs, parce qu'ils me paroisoient moins dangereux; débarrassée du soin d'être en garde contre ma propre foiblesse, je me livrois à tous les transports du sentiment; moins la vertu redoute un amant aimable, plus elle nous permet de l'aimer. Tous ces avantages sont propres à la vie du Couvent, & ils sont grands. Ni les inquiétudes, ni les jalouſies, ni ces craintes basses d'inconstance, d'infidélité, si peu dignes du véritable amour, & qui naissent toujours d'un défaut de confiance & d'estime, ne se mêloient point à la douceur d'un attachement tendre, innocent, & dont chaque jour amenoit le moment qui devoit le couronner.

Il approchoit ce jour heureux & désiré, il

n'y avoit plus qu'un mois à attendre. Je voulois le passer tout entier dans mon Couvent, & n'en sortir que pour aller à l'autel, jurer au Marquis un attachement & une fidélité dont il étoit bien digne.

Toutes nos mesures étoient prises, & nos arrangements faits : il y avoit une petite Chappelle qui tenoit au Couvent; nous étions convenus, qu'avec les permissions nécessaires, nous y serions mariés, sans autre cérémonie que celles qui sont indispensables : mais il changea d'avis ; il desira que son triomphe fut accompagné de la pompe & de l'éclat qui servent assez mal la vanité, & nuisent au tendre amour.

Heureux ceux qui n'oublient jamais que les vrais plaisirs sont amis de la simplicité ! le faste & le brillant les bannissent ; l'art parvient à les corrompre dans les palais, & la nature les assaillonne & les prépare de sa main à ceux qui habitent les cabanes.

J'eus la foibleffe de céder aux instances du Marquis, & de consentir à passer le temps qui nous restoit dans la terre où il avoit demeuré jusqu'alors, pour me prêter à des préparatifs, à des habillements sans fin, pendant qu'il iroit de son côté faire meubler & embellir les appartements de Cirvac, où nous devions faire notre demeure.

Je sortis donc de mon Couvent un mois avant le jour marqué pour mon mariage.

Ma perte avoit été tramée dans cette solitude si tranquille en apparence ; on y avoit couvert de fleurs le précipice qui étoit prêt à s'ouvrir sous mes pas parmi les Anges & les Saints. Il est des monstres & des furies.

Je m'étois attachée à une Religieuse extrêmement prévenante, qui avoit tout employé pour gagner ma confiance : elle y avoit réussi. Je passois avec elle tous les moments où je ne pouvois voir le Marquis : nous ne parlions que de lui. Elle en parloit d'une façon intéressante, dont j'étois enchantée ; j'ignorois combien elle avoit peu de mérite à en dire du bien ; elle l'aimoit comme une Religieuse qui aime, c'est-à-dire avec folie & avec fureur.

Elle avoit un frere fort jeune, que j'avois vu deux ou trois fois à la grille, & qu'à peine j'avois remarqué : il étoit devenu aussi follement passionné pour moi, que sa sœur l'étoit pour le Marquis.

Il y eut bientôt, par le moyen de ce frere, & par tous les souterreins du Couvent, des liaisons formées, des lettres, & une correspondance établie, à mon insu, entre Madame de Lery & cette Religieuse.

Je ne lui cachois rien ; ainsi il lui étoit assé

de rendre compte de mes plus secrètes pensées, & des arrangements que je prenois avec le Marquis pour notre mariage.

Faville, (c'étoit le frere de cette Religieuse,) étoit un homme sans mœurs, sans emploi, sans naissance ; il avoit pour tout mérite une assez jolie figure, & une fortune médiocre. Cela ne l'empêcha pas de se proposer hardiment à Madame de Lery, pour épouser la veuve du Comte de Cirvac ; je ne dépendois que de moi-même ; & si j'avois des conseils à prendre, c'étoit seulement à titre d'honneur & de bienfiance, & de ma famille réunie.

J'avois satisfait à ce devoir, & le Marquis en avoit obtenu les suffrages unanimes : ma mere ne l'ignoroit pas ; c'est dans de pareilles circonstances qu'elle crut pouvoir, de sa seule autorité, & sans ma participation, me promettre, & me donner à Faville ; comme il étoit sûr de ne pas obtenir mon consentement, il ne crut pas devoir me le demander, & prit le parti de m'enlever & de me conduire en terre étrangere. Tel étoit son projet concerté avec sa sœur, & peut-être avec Madame de Lery. Toutes deux aimoient le Marquis : ni l'une ni l'autre ne pouvoit espérer de retour, & peut-être toutes deux s'en flattoint, lorsque je serrois éloignée ; j'étois leur rivale, c'étoit pour

elles un bien présent de me priver de celui qu'elles ne pouvoient obtenir.

Il y avoit plus de six mois que Faville prenoit des mesures pour ne pas manquer son coup ; il ne venoit plus au Couvent , & se contentoit d'écrire à sa sœur , qui le disoit fort éloigné.

Deux jours avant mon départ , elle me pria de prendre auprès de moi une jeune personne bien élevée , & qui étoit sa parente ; elle étoit sans bien & sans appui , c'étoit une charité & un service.

L'envie d'obliger mon amie , me fit recevoir sa parente sans examen ; on me la présenta . Je fus contente de sa figure ; c'étoit Faville , qui , travestie de la sorte , n'étoit pas même reconnoissable pour ceux qui l'auroient vu plus souvent , & avec plus d'attention que moi .

La veille de ma sortie du Couvent , le Marquis me dit qu'il viendroit le lendemain à six heures du matin avec une voiture . Elle vint à quatre . Je connoissois à peu près tous ses gens ; ceux qui la conduisoient m'étoient inconnus ; cependant leur voyant sa livrée , je n'eus aucune défiance . J'étois surprise qu'il ne fut pas venu lui-même ; on me dit qu'il avoit été fort incommodé pendant la nuit cette nouvelle qui m'allarma , me fit faire plus de diligence .

Je partis donc avant cinq heures, n'emmenant avec moi que Faville, & laissant mes autres domestiques, pour voir charger & conduire mes malles, qu'une autre voiture devoit prendre dans la journée.

Le Marquis & mon frere se rendirent à six heures au Couvent. Ils furent étrangement surpris de ne m'y point trouver, & d'apprendre que j'en étois partie depuis une heure, dans une chaise aux armes de Cirvac, conduite par deux domestiques qui en avoient la livrée. Ils ne doutèrent point qu'il ne me fut arrivé quelque chose de sinistre. Ils avoient avec eux nombre de domestiques à cheval; ils y montèrent eux-mêmes, & suivirent la route que la chaise avoit prise.

Les traces qu'elle avoit faites, & quelques indications que leur donnent des gens répandus dans la campagne, les conduisirent à un bois éloigné du Couvent de deux lieues.

Nous avions en effet pris cette route; mon effroi avoit commencé en entrant dans ce bois; je savois que le château de Verfeuil n'étoit séparé du Couvent que par une plaine; je ne doutai plus de mon malheur, lorsque je vis à l'entrée du bois quatre hommes masqué qui joignirent la chaise, & qui y firent atteler un relais.

120 LES CONFIDENCES

Je tombai en foiblesse , & je perdis de vue pendant quelque temps , & l'abominable que je croyois encore une femme vendue à mes ennemis , & tout ce qui m'environnoit.

La chaise alloit extrêmement vite ; elle auroit trouvé des relais bien servis , & elle avoit plus d'une heure de marche sur ceux qui la suivoient : ainsi il auroit été impossible au Marquis , & à ses gens de la rejoindre , sans un accident dont le souvenir me fait horreur.

Il n'y avoit pas un quart d'heure que nous étions sortis du bois , lorsque le cheval que montoit le postillon , mit les jambes de devant dans un trou fort profond qui étoit couvert de feuilles ; il s'abattit , & se cassa une cuisse ; le postillon fut jetté à dix pas , & blessé dangereusement à la tête.

La secoussé violente que cette chute donna à la voiture , & les cris de ceux qui l'escortoient , me tirerent de mon évanouissement : je me trouvai dans les bras de Faville ; il n'étoit point occupé à me secourir , mais à me faire insulte ; son maintien , sa figure inquiète & effrayée de l'accident arrivé à sa voiture , & cependant la passion brutale peinte dans ses yeux , m'éclairerent sur mon malheur : je le reconnus , & je me tirai de ses bras en faisant des cris si perçants , que lui-même en fut effrayé

effrayé & embarrassé. Il essayoit en vain de m'appaïser par des prières, par des menaces ; je n'entendois ni les unes ni les autres : il vouloit me faire descendre, & m'obliger à monter sur le cheval d'un de ses gens ; il me menaçoit de me tuer, si je délibérois ; mais j'aurrois perdu mille fois la vie pour me délivrer de ce que j'avois à craindre de Faville.

Se voyant reconnu, & n'ayant plus rien à manger, il prit le parti de descendre de la chaise pour changer d'habillement : celui d'une femme lui devenoit inutile, & n'étoit plus qu'embarrassant pour lui, dans les circonstances où il se trouvoit.

Un de ses gens s'étoit détaché pour aller chercher un des chevaux de relais qui étoient encore à une lieue ; les autres étoient occupés à panser le postillon, qui n'étoit pas même en état de continuer de marcher : il falloit aussi débarrasser la voiture du cheval blessé, pour pouvoir y placer celui qu'on attendoit ; mais il falloit le temps d'aller à une lieue, d'en revenir ; & de plus d'une heure, ce contretemps ne pouvoit être réparé, ni la voiture en état de marcher.

Cependant mes pleurs & mes cris continuels désespéroient Faville : ils attiroient de loin tous ceux qui pouvoient les entendre, & il commençoit à se troubler, lorsqu'il ap-

H. Part.

F

perçut six Cavaliers qui sortoient du bois, & venoient à toute bride. Il ne douta pas que ce ne fût le Marquis ; & voulant faire un dernier effort, lui & les trois hommes qui l'accompagnoient se masquerent, & se mirent en défense, en se plaçant deux de front à chaque côté de sa voiture.

Cette position leur étoit avantageuse ; le Marquis & ses gens n'osoient les tirer en face, dans la crainte que quelque balle n'en-trât dans la chaise ; cependant Faville & les siens tiroient en sûreté, & ajustoient leurs coups ; ils avoient déjà blessé deux domestiques, lorsque le Chevalier de Lery, impatient de tant de résistance, vint fondre sur Faville, & lui cassa la cuisse d'un coup de pistolet. Les misérables qui l'accompagnoient, prirent aussi-tôt la fuite.

Le Marquis cria à ses gens d'épargner celui qui étoit hors d'état de fuir, & de le réserver pour en faire un exemple. Il s'approcha pour le voir au visage ; on l'avoit désarmé : il faisoit ses efforts pour se cacher, & empêcher qu'on ne lui arrachât son masque : quand ce traître, qui conservoit encore tout son sens froid & sa rage, vit qu'il étoit impossible d'échapper aux regards du Marquis, & à la punition de son crime, il releva la moitié du corps ; & tendant les mains comme pour de-

mander grace au Marquis & à mon frere , qui s'étoient approchés de lui , il lança au Marquis un petit poignard fort court & très-aigu , qui étoit apparemment caché sous ses habits , & qu'il avoit eu la scélérateſſe de tirer adroitem-
ment depuis sa chute. Le fer , qui n'étoit pas long de plus de trois pouces , entra tout entier dans le côté droit du Marquis : il le retira sur le champ , en faisant un cri dououreux ; il ne fut plus le maître d'empêcher la fureur de ses gens de massacrer ce monſtre.

Mon frere & le domesque du Marquis banderent sa playe , qui leur parut peu dangereuſe ; il remonta avec moi dans la voiture , & prit la même place qu'avoit occupé une heure avant son lâche assassin ; nous regagnâmes Verſeuil , dont nous étions écartés de trois lieues.

A peine ſavois-je ſi le Marquis étoit blesſé , ſi il vivoit , ſi je vivois moi-même , tant j'a-vois été épouvantée & faſie de l'horreur d'un ſpectacle ſi ſanglant.

Je voyoistout ce qui m'environnoit , comme on voit dans un ſonge ; je voulois parler , & je n'en avois pas la force.

Le Marquis de ſon côté n'étoit pas remis de la crainte qu'il avoit eue de me perdre ; ſa blesſure lui faifoit une douleur aiguë & con-tinuelle ; il essayoit en vain de la cacher ; ſom-

visage m'annonçoit ce qu'il vouloit me taire : il tomba deux fois en foiblesse pendant le chemin.

Nous arrivâmes enfin à Verneuil ; nous étions tous d'une tristesse qui étoit de mauvais présage. Le Chirurgien du Marquis sonda sa blessure ; il ne la trouva ni profonde, ni dans un endroit dangereux ; mais les symptômes dont elle étoit accompagnée l'inquiétoient. Il ne me disoit pas ses craintes ; mais sa façon de me rassurer n'étoit pas nette, & augmentoit encore mes allarmes.

Le Marquis eut bientôt une fièvre violente avec des douleurs de tête, des étourdissements, & des nausées : que vous dirai-je ! Hélas ! pardonnez la douleur mortelle qui me tue : le fer qui l'avoit frappé étoit empoisonné, & cette blessure légère étoit une blessure mortelle & incurable.

En cet endroit de son triste récit, la Comtesse de Cirvac ne put s'empêcher de répandre une abondance de larmes ; Madame de B** & Madame Darville en répandirent aussi ; & nous nous trouvâmes tous vraiment attendris, & touchés de sa douleur, qui étoit vive & sincère : elle fut long-temps sans pouvoir continuer. Enfin, elle reprit ainsi.

On me cachoit avec soin l'état de M. de Cirvac ; mais peut-on rien cacher au vérit-

table amour ? Mon cœur étoit averti du coup dont il étoit menacé. Je n'interrogeois qu'e lui pour apprendre la situation du Marquis : mes pressentiments devenoient chaque jour plus certains & plus funestes.

Il languit pendant un mois entier, & mourut le jour même qu'il avoit marqué pour la cérémonie de notre mariage. Ce jour qui devoit commencer l'union & le bonheur de notre vie, fut le dernier de la sienne.

Epargnez-moi le détail d'une séparation si cruelle : je vous rendrois mal les regrets tendres & passionnés du Marquis, de l'homme le plus touchant, le plus capable d'aimer, le plus digne de l'être que le Ciel eût formé. Je vous dirois foiblement tous les excès de mon affreuse douleur.

Je passai les cinq derniers jours de sa vie sans quitter le chevet de son lit, sans me déshabiller, sans prendre de nourriture, & sans cesser de répandre des larmes.

On m'arracha de ses bras ; on me tira de son appartement deux heures avant qu'il mourût, parce que j'étois moi-même mourante, & n'ayant plus la force de m'opposer à ce que l'on vouloit de moi.

Que je fus prête à le suivre ! Juste Ciel, qui ne l'avez pas voulu, pardonnez-moi l'ardeur criminelle avec laquelle je le desirois !

Il me prit une fièvre violente, avec un transport, & une sorte d'aliénation d'esprit qui parut si dangereuse, que l'on désespéra long-temps de ma vie : trop de jeunesse & un trop bon tempérament me secoururent, malgré moi. J'eus, pendant plusieurs années, un chagrin réel de n'avoir pas succombé à une douleur si juste & si vive ; ce qui ne m'afflige plus aujourd'hui, fait encore le sujet de mon étonnement.

Le Marquis avoit disposé de tous ses biens en ma faveur : cette marque d'attachement qui ne me surprit point, me trouva bien peu sensible.

Six mois après sa mort, Madame de Lery tomba dangereusement malade ; elle se repen-
tit sincèrement de tous les maux dont elle étoit cause ; mais si le repentir efface le cri-
me, il ne le répare point ; j'étois hors d'é-
tat d'aller lui rendre aucun devoir. Elle mou-
rut, & laissa tout son bien à mon frere ; elle
me fit demander mon consentement pour faire
cette disposition, je l'accordai bien volontiers ;
je n'étois que trop riche ; la fortune est inutile
quand le cœur n'en peut jouir, quand il ne
peut la partager avec ce qu'il adore. Ces avan-
tages mirent mon frere en état d'obtenir Ma-
demoiselle de Flécourt ; ils s'aiment ; ils sont
heureux ; c'est sur moi seule que l'infortune
de toute ma famille s'est réunie.

Dès que je pus me tirer d'un lieu qui me rappelloit sans cesse le sujet de mes continuels regrets, on me força de le quitter. Je pris le parti de m'en éloigner tout ce qu'il me feroit possible ; mais je ne savois où me fixer : tout me déplaisoit également. J'étois devenue misanthrope. Je haïssois l'univers entier. Les hommes, les femmes, les Couvents surtout, la Ville, la Campagne, tout séjour me paroiffoit odieux & triste ; & dans la vérité, c'étoit ma tristesse qui me suivoit partout.

Enfin, je choisis Paris comme l'endroit le plus propre à mener une vie retirée & solitaire, quand on le veut par goût : j'y ai passé plusieurs années sans former aucune liaison avec qui que ce soit, & sans en avoir aucun desir. Madame la Comtesse de B... est la premiere qui m'a tirée de mon cachot. Son neveu voyoit le mien apparemment, il parlloit à sa tante de mes singularités : elles ont excité sa curiosité ; elle a voulu me rendre une visite, personne ne s'en étoit encore avisé ; sa société charmante a dissipé de mon chagrin tout ce qui pouvoit l'être.

Je sais que ce qui m'en reste est un mal incurable, puisque le temps & le commerce de mes amis ne l'ont pas guéri. Je sais qu'il me rend un personnage fort triste : mais enfin,

je viens de vous rendre compte de mes raisons , afin quelles me servent d'excuse , ou que du moins elles me fassent obtenir grace auprès de ceux qui m'ont entendue.

A peine Madame de Circac eut cessé de parler , qu'elle fut accablée de caresses & de protestations tendres de la part de ses amies , qui étoient émues & touchées jusques aux larmes. Les hommes lui donnerent aussi de grands éloges , & lui firent de sincères compliments.

Je croyois savoir tous vos malheurs , lui dit Madame de B... Mais combien de circonstances intéressantes vous m'aviez laissé ignorer ! que je vous plains , & que je vous aime depuis que je vous ai entendue ! Combien je vous trouve digne d'un meilleur sort !

Vous nous avez fait aimer jusqu'à votre enfance , lui dit Madame Darville ; mais quelle tendre admiration vous m'avez inspirée depuis votre sortie du Couvent jusqu'à la mort du Marquis de Verseuil ! Combien , au milieu de vos peines , vous m'avez paru supérieure à tout ce que j'ai connu de femmes capables de les surmonter ! J'ai aimé bien sincèrement M. de Lery. De quelle ressource vous eût été un

pere aussi bon & aussi tendre ! rien n'est si commun que l'abus de l'autorité paternelle de la part des peres , & la résistance des enfants à cette autorité : mais qu'il est rare de trouver une fille aussi soumise par pur attachement , & un pere que le même sentiment détermine à renoncer à ce qu'il desire le plus pour ne point contraindre l'inclination dont cet enfant si cher lui fait l'aveu !

Mais , dit M. de Nantel , un peu de résistance bien placée est quelquefois bien utile : M. de Lery n'auroit pas vécu long-temps , à en juger par la maladie qui a terminé ses jours aussitôt après le mariage de Madame sa fille ; M. de Cirvac étoit un homme plein de bon sens & de raison ; il avoit trop de goutte pour avoir beaucoup d'amour : il auroit consenti au bonheur du Marquis , ou il n'y auroit pas mis obstacle pendant long-temps , puisqu'il est mort environ deux ans après son mariage . Un peu de résistance mettoit deux amants parfaits en état de profiter de ces événements , au-lieu que trop de soumission a fait d'une des plus aimables femmes de France une victime condamnée à perdre les plus beaux jours de sa vie : nous sommes tous pour elle des êtres inutiles , & elle est perdue pour nous ; elle est dans l'âge d'aimer , & elle en est incapable ; elle est faite pour plaire , & malheur

130 LES CONFIDENCES

à ceux qui s'en laisseront charmer ! elle ne sera point sensible ; de sorte que Madame est destinée à souffrir beaucoup , & à faire souffrir bien davantage tous ceux qui la verront avec le sentiment qu'elle inspire. Voilà cependant les fruits de cette soumission si vaincue.

Je suis bien éloignée de penser comme vous, lui dit Madame de B.. Rien n'est moins certain que ce qui vous paroît décidé. Il eût été très-possible que la résistance de Mademoiselle de Lery ne l'eût préservée d'aucun des malheurs auxquels elle étoit destinée ; peut-être même auroient-ils été plus grands : mais elle eût été privée des ressources qu'elle a trouvées dans son innocence ; elle eût manqué de la consolation qu'elle a tirée de sa fidélité à ses devoirs ; elle auroit eu moins de forces pour soutenir ses malheurs ; par conséquent, elle eût été plus malheureuse , & en même-temps moins à plaindre. Elle n'est pas privée des consolations auxquelles son cœur est sensible : s'il s'ouvroit à d'autres , vous convenez de bonne foi qu'il suffit de la voir pour désirer d'adoucir ses peines : ainsi , M. le Vicomte, réconciliez vous , s'il est possible , avec la soumission due aux volontés des peres par leurs enfants.

Mais , continua Madame de B.. , disons,

je vous prie, un mot du bon Cirvac ; je ne fais qui j'aime le mieux, de M. de Lery ou de lui. J'ai été charmée qu'il mourût tranquille & persuadé de tout le mérite de sa femme, content & réconcilié avec ce qu'il avoit de plus cher, avec ce pauvre Marquis si digne de son amitié ; je tremblois qu'il n'eût pas les éclaircissements nécessaires, qu'il n'emportât dans l'autre monde des préventions fausses & finistres contre deux personnes qui méritoient si bien d'être justifiées dans son esprit.

Hélas ! dit Madame Darville, de quoi leur a servi la liberté de s'aimer & de s'unir, qui leur a enfin été rendue ? un amour plus pur & mieux autorisé, pouvoit-il finir plus tristement ? La passion du Marquis m'a d'autant plus intéressée, qu'elle a été plus retenue & plus cachée. Je le voyois aimer éperduement ; je favois qu'il étoit aimé de même ; je lisois dans les deux cœurs, & cependant cet amour si tendre & si frappant étoit muet : nulle conversation entre les amants ; nulle atteinte à ce qu'ils devoient aux circonstances ; je ne fais si cette espece d'intérêt n'est pas plus vif que celui qui naîtroit des discours les plus animés.

Dussé-je passer pour un esprit de contradiction, interrompit M. de Nantel, ce silence

m'a blessé : rien ne réussit à ceux qui n'osent parler,

C'est bien pis , lui dit Madame de B. , pour ceux qui ne savent pas se taire. Mais n'ajoutons pas à la douleur de Madame de Cirvac , en continuant de l'entretenir de ceux qui la causent. Vous , M. le Vicomte , qui parlez si bien , dites-nous pourquoi les événements tragiques , les aventures ou le sérieux & le sentiment dominent , nous affectent , & nous plaisent , tout autrement que celles dont le badinage & le plaisant font le principal objet?

Voilà précisément , dit le Vicomte , ce dont je ne conviens pas : le badinage le plus vif me plaît , il m'affecte ; le sérieux , le tragique , le sentiment m'attristent , mais sans plaisir : & je ne suis pas le seul. J'ai entendu dire qu'il y avoit une douleur voluptueuse & de douces larmes ; mais j'ai pris cela pour du jargon.

Il a juré , dit Madame Darville , de n'être de l'avis de personne : ainsi commençons par nous passer du sien , & que chacun de nous dise ce qu'il pense sur ce point.

S'il m'est permis de m'expliquer la première , je dirai que tout ce qui touche sensiblement le cœur , nous est tout autrement cher que ce qui amuse seulement l'esprit , parce que

notre cœur nous occupe & nous intéresse bien plus que notre esprit.

L'esprit peut être des années entières dans l'inaction, & le cœur n'y est jamais un seul instant ; le sentiment, le sérieux noble touchent & remuent le cœur, le badinage ne va pas jusqu'à lui : il ne le touche point, il amuse seulement l'esprit.

Je pense de même, dit M. de Boilmont : le cœur est le principe & le siège des passions, & la vie des passions est le mouvement : tout ce qui les remue, a une parfaite analogie avec elles & avec le cœur ; de sorte que tous les hommes seront émus en même-tems du même trait de cruauté ou de foibleesse, de générosité ou de perfidie ; ils n'y seront pas sensibles également, & au même degré, mais ils le seront tous ; & le même sentiment opérera sur eux d'une façon uniforme ; le même trait remuera la même passion dans tous les cœurs ; il y excitera la pitié, la terreur, l'amour ou la haine, en un mot, le mouvement qu'il doit exciter ; il n'excitera pas dans l'un la terreur, & dans l'autre, la joie : au-lieu que le badinage & le plaisant du meilleur genre, sont toujours de convention ; tous les esprits ne sont pas également disposés à s'y prêter : ce qui amuse une sorte d'esprit, ne fait aucun effet sur une autre sorte ;

ce qui est senti & apprécié à une certaine valeur par un esprit, n'est pas senti, & est sans aucun prix pour un autre. Tout est arbitraire dans les choses de pur agrément : il y entre de la mode & du caprice ; les pré-juges d'une société, les mœurs différentes d'un siècle ou d'un peuple, donnent ou ôtent le sel & le prix au badinage & au plaisant pris en lui-même. Ce qui paraît tel à la canaille, ne le paraît point aux grands ; ce qui plaît à la Ville, ne réussit pas de même à la Cour ; ce qui est fort plaisant à Londres, ne l'est point à Paris ; & ce qui réussiroit parfaitement ici, pourroit déplaire ailleurs. Ailleurs que le sentiment opere, sans distinction d'âges, de conditions & de pays ; par-tout un acte de cruauté fait horreur ; il inspire de la pitié pour la victime, & de la haine pour le cruel. Et ainsi des autres sentiments.

C'est par cette raison, sans doute, dit encore M. de Boilmont, que par-tout où la fiction a été connue, & où les Ouvrages que l'on appelle Romans ont pris naissance, & se sont perfectionnés, le sérieux noble, l'amour vertueux, ont été leur unique objet ; on y trouve par-tout de la grandeur dans les sentiments, & souvent même une grandeur outrée & hors du vrai : on y trouve les vertus & les vices peints avec tout l'appareil

qui peut faire aimer les unes, & haïr les autres. L'amour en est l'ame, mais il est toujours vertueux. Tel est véritablement le genre de la fiction intéressante, fondé sur les vrais principes de la nature des choses, de la connoissance du cœur, & de ce qui peut vraiment le toucher.

L'espèce de petites histoires modernes, où l'esprit seul est amusé par des portraits de fantaisie souvent fort croqués, par des épigrammes amenées aux dépens de quiconque déplait à l'Auteur, par de petites peintures des modes, non des mœurs & des sentiments, par des tableaux peu décents de foiblesse, qui n'ont d'autre prétexte que la foiblette même & le pur libertinage de ceux que l'on représente & que l'on fait parler; cette espèce inconnue dans les temps de la belle fiction, & presque ignorée dans le siècle précédent, si familière & si bien goûtée de nos jours, est une espèce bâtarde, qui n'a du Roman que le nom. C'est ainsi que les meilleurs choses s'alterent & se dégradent; & qu'en voulant se prêter au goût du siècle, on aide soi-même à le corrompre.

Mais, dit M. de Florignan, qui n'avoit point encore parlé, le goût de chaque siècle est le tyran de ceux qui y vivent; si l'on peut donner le nom d'Auteurs à ceux qui

136 LES CONFIDENCES

écrivent en ce genre , il faut convenir qu'ils sont forcés de suivre l'usage qu'ils trouvent établi ; ils voyent notre avidité pour ce que M. de Boilmont nomme l'espece bâtarde , & notre peu de goût pour ce qu'il appelle la belle fiction : ils préfèrent ce qu'ils nous voyent préférer : je ne fais qui a tort , d'eux ou de nous.

Je crois , Monsieur , dit Madame de B. ; que les Auteurs qui pensent ainsi , se sentent féconds dans le genre qu'ils adoptent , & seraient fort stériles dans celui qu'ils méprisent ; voilà la raison de leur préférence.

Si ce que nous avons dit est vrai , comme je n'en fais aucun doute , si nous préférons tout ce qui touche notre cœur à ce qui amuse seulement notre esprit , que l'on nous donne des sentiments nobles & grands , que l'on sache nous peindre des actions vertueuses & héroïques , que l'on ne se lasse point de nous montrer l'amour par ce qu'il a de plus intéressant sans débauche & sans folie , & nous ne nous lasserons point de le voir .

Il ne faut pas prendre pour sentiment , la faideur de mille & mille phrases usées & vides de sens , que l'on retrouve partout , & qui ne signifient rien nulle part ; voilà ce qui dégoûte le siècle . Mais ajouta-t-elle , j'admire le

silence de M. de Saint-Fare ; nous décidons sans son avis ; & peut-être contre son avis : s'il n'est point intéressé dans notre décision , sûrement nous le sommes à l'entendre ; il me semble que notre parti sera plus fort , s'il veut bien en être.

Je suis, dis-je à Madame de B..., si persuadé qu'on ne peut se tromper en pensant comme vous , que si j'avois pensé différemment jus-
qu'ici , je changerois d'avis après avoir en-
tendu le vôtre. Je crois , comme on vient
de le décider , que le sentiment est plus propre
à intéresser que le badinage & le plaisant ,
dont l'objet est d'amuser l'esprit , & non pas
de toucher le cœur ; je pense qu'il est plus sûr
& plus satisfaisant pour celui qui écrit , d'em-
brasser le genre touchant , que l'autre ; &
pour ne vous rien déguiser , je suis sûr qu'il
est plus aisè-d'y réussir , par la raison que le
sentiment opere de la même façon sur le cœur
en général , & que nous trouvons en nous les
passions que nous voulons émouvoir dans les
autres : mais je ne pense pas qu'un genre soit
inférieur à l'autre ; que le badinage & le plai-
sant soient de convention & de caprice. Il est
un plaisir de situation & de fonds ; il est
des peintures de mœurs , de vices ou de ri-
dicules , si peu dépendantes du lieu ni du
temps , que l'antiquité la plus reculée nous

a transmis des ouvrages de pur agrément, dont le plaisant est à notre usage & de notre goût, ainsi que de celui de tous les peuples polisés.

Si donc il s'agissoit de décerner la supériorité à l'un des deux genres, en supposant un égal degré de bonté dans les Ouvrages de chaque genre différent, je ne pourrois la refuser à celui qui a plus de difficultés à vaincre. Or, de votre aveu, il est plus difficile de réunir tous les esprits, de les assujettir à trouver une même chose également agréable & plaisante, qu'il n'est difficile d'affecter tous les cœurs du même sentiment.

S'il y a donc un badinage froid, un plaisant qui ne consiste que dans la satyre ou dans l'obscénité, il y a un sérieux pitoyable qui ne consiste que dans la fadeur de phrases usées & vuides de sens, comme on l'a dit : que ni l'un ni l'autre ne touche ni ne plaise, j'y consens ; mais pour l'honneur de l'esprit, je m'oppose à ce que tout ouvrage assez bon pour l'amuser, soit traité comme une espece bâtarde, qui doit, en toute occasion, céder le pas à ce qui touche le cœur.

Nous avions raison comme vous voyez, me dit Madame de B., de vouloir vous entendre avant de prononcer. Nous allions placer le badinage fort au-dessous du sérieux,

votre opposition suffit pour suspendre le jugement; &c, selon toute apparence, les rangs ne seront pas sirot réglés.

Mais, dit M. de Nantel, vous me comptiez donc pour rien; car j'avois déjà protesté contre le sérieux; j'avois déclaré que ce que vous nommez espece bâtarde, est mon espece favorite. Ce n'est pas que l'Histoire de Madame de Cirvac ne m'ait beaucoup plu, elle m'a presque tiré des larmes; mais pourquoi? parce qu'elle la contoit avec une figure charmante; au moyen de quoi, mon cœur étoit touché malgré lui. Mais si un pédant à grande bouche violette eût débité les mêmes choses, je serrois, je crois, mort d'ennui.

Ce garçon a toujours été d'un goût excellent, dit Madame Darville; il est tout prêt, à ce qu'il prétend, à nous conter *ses faits & gestes*. Mais il aime trop l'espece bâtarde, pour n'y en avoir pas beaucoup mis; ainsi je doute que nous puissions l'entendre.

J'ai déjà pensé, dit Madame de B., qu'il n'y auroit pas grand mal de lui nommer un censeur.

Ah! s'écria Nantel, le trait est noir: il n'y a pas une de vous que je n'accepte pour cet examen en particulier; mais en général, je vous récuse toutes.

Eh bien, dit Madame de Cirvac, prenez

140 LES CONFIDENCES, &c.

pour examinateurs tous les hommes en général, & nous demanderons ensuite l'avis de chacun d'eux en particulier. Lisez-leur vos faits & gestes ; & s'ils décident que nous puissions les entendre, vous aurez le plaisir de les lire deux fois. Il fallut en passer par-là ; M. de Nantel prit le temps où les Dames étoient le plus sérieusement occupées de leur toilette, pour nous lire ce qui suit.

Fin de la seconde Partie.



REFLEXIONS DE L'ÉDITEUR.

Les plus petites brochures ont leur étoile & leur fatalité, de même que les plus fortes places & les plus grands hommes.

Et habent sua fata libelli.

Cette édition & le lieu où elle a été commencée, en sont une preuve. Il étoit en Hollande une place imprenable, un rempart inaccessible, un écueil fameux & redouté des plus grands Héros : je choisis cet asyle ; & là, je compte qu'avec un bon Prote & de bons ouvriers bien abreuvés, on fera tranquillement une édition bien correcle & bien complète. Les mêmes raisons qui m'avoient fait choisir ce lieu, l'ont fait marquer dans le même temps pour être réduit en poudre ; & ce dessein, formé par l'Ange tutélaire des François, étoit confié à des Héros brûlants & dévorés de l'ardeur de tout entreprendre sous ses yeux. La tranchée fut donc ouverte, le jour même que l'impression de mon Livre avoit commencé : cette édition n'a point troublé les Assiégants, elle ne leur a pas fait faire la moindre faute : mais leur

siege a fait grand tort à mon édition ; il est cause que les fautes y fourmillent , & que l'Errata seroit aussi gros que le Livre , si j'avois voulu tout corriger . Cela n'est pas étonnant ; quelque brave que puisse être un Prote Hollandois , quand une bombe vient enfoncer une presse sous sa montache , ou briser une forme qu'il alloit corriger , il prend aisement les voyelles pour les consonnes ; il pâsse un mot , il en estropie un autre , il met en tremblant des lettres à l'envers .

On m'affuroit que mon édition , fût-elle de cent volumes , seroit achevée avant la fin du siege ; je n'en croyois rien ; mais je pensois bonnement , avec toute l'Europe , qu'il seroit de quelques mois plus long . On fait de quelle façon les paris ont cessé sur ce point intéressant . Mes Manuscrits sont le seul trésor que le soldat vainqueur ait respecté , tant il est vrai que les Lettres trouvent de la protection partout ; & je suis sorti de la place avec mes deux premières Aventures mal imprimées , bénissant le Ciel qu'un aussi grand événement m'eût coûté si peu , & bien résolu de ne plus chercher de presses tranquilles & imprenables qu'en France .

J'ai fait une autre réflexion ; c'est que les histoires que je donne ici au Public étant détachées & indépendantes , il est indifferent de les lier ou de les séparer , de les donner toutes ou seulement une partie : mais ce qui n'est point indifferent , c'est le goût

du Public , c'est l'accueil qu'il fera à ces deux premières Confidences que je partage avec lui : si elles lui déplaisent , j'en ai trop dit ; si elles lui font deviner d'être instruit des autres , je serai volontiers indiscret.



